

Le Samedi

VOL. III — NO. 31

MONTREAL, 9 JANVIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

LE SEUL CHIEN CONNU QUI ADORE LA POLITIQUE



Un aspirant aux honneurs parlementaires.—Je n'ai jamais remarqué que la lecture pendant le repas, ait empêché ma digestion. Au contraire, ça m'ouvre l'appétit.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 9 JANVIER 1892.



L'on peut très bien être gourmet et gourmé, sans pour cela jeter sa gourme.

Les scieurs de long devraient être bon nageurs, on les voit toujours faire la planche.

Ne fixez jamais une heure chez un notaire ; ces gens-là ne connaissent que la minute.

Pourquoi, quand il pleut, les chiens ne sont-ils pas contents ? C'est pourtant un temps de chien ?

C'est maintenant qu'on comprend que Bismarck était bien le chancelier de fer. Ce qu'il rouille !

Un jeune barbier, un peu sentimental, disait que les meilleurs amis doivent se séparer... les cheveux.

Celui qui va aux courses, dans le but de s'amuser, a quatre heures de malaise et deux minutes et deux secondes de plaisir.

"Mes très chers frères, disait un bon curé, dont les paroissiens ont assez l'habitude de mettre des boutons de culotte dans l'aumônière des quêteurs, mes très chers frères, donnez des boutons de pantalon si vous voulez, mais laissez le pantalon après, il sera le bienvenu chez mes pauvres."

Toujours la même histoire : Un pochard descend dans sa cave avec une bougie qu'il plante dans un baril apparemment rempli de sable noir. Il s'assied et continue sa petite fête à même le tonneau. Plus il buvait, plus la chandelle fondait, si bien qu'à un moment donné, la flamme toucha à ce qu'il avait pris pour du sable noir et s'éteignit ; car c'était bien du sable noir.

UN COCHER PROVIDENTIEL



(Le lendemain du Jour de l'An.)

Le monsieur. — Cocher, vous savez si c'est glissant ! Attention !

Le cocher de place. — Ne craignez rien. S'il arrive un accident, à quel hôpital faudra-t-il vous conduire ?

PLUS JAMAIS

L'ami. — As-tu envoyé ta poésie à ta bien-aimée ?

L'amoureux. — Oui ; mais je n'en enverrai plus jamais.

L'ami. — Pourquoi cela ?

L'amoureux. — Quand je suis allé la voir, le jour suivant, la première chose qu'elle m'a dite a été : "Oh ! Jules, venez ici que je vous montre les bêtises qu'un fou m'a envoyées hier."

UN CAS SÉRIEUX

L'étudiant en droit. — Un individu peut-il épouser la nièce de sa veuve ?

Le professeur (après réflexion). — Je ne vois pas de raisons au contraire.

L'étudiant. — Alors, est-ce que ça ne serait pas un cas de bigamie ?

DES CHIFFRES EMBROUILLANTS

L'épouse. — Sais-tu à quelle heure tu es revenu hier soir ?

Le mari, (dont les idées sont encore confuses). — Je ne sais pas au juste ! Je sais qu'il passait minuit quand j'ai eu fini de balancer mes livres... Tiens ! est-ce drôle, mon chapeau qui a glissé sous le lit ! Je l'avais mis sur la chaise.

L'épouse. — Tout probablement.

Le mari. — Où diable sont mes chaussures ?

L'épouse. — Sur le porte-chapeaux.

LE BONHEUR DES UNS, LE MALHEUR DES AUTRES

M. Benjoin. — Nous allons venir vous voir ce soir, ma femme et moi.

M. Maigrelet. — Bravo ! Mais je vous en prie, dites à votre femme qu'elle ne mette pas son nouveau manteau en loutre. Vous savez, ma femme...

M. Benjoin. — Sapristi ! C'est justement pour cela que nous allons chez vous.

A DIRE D'EXPERTS



— Je ne vous dis que cela. Il sera délicieux, le dîner des Rois !

L'ART D'IDENTIFIER UNE PERSONNE

En Chine, on pose une légère couche de peinture à l'huile sur la paume de la main de la personne qui sollicite un passeport ; puis on lui fait poser la main sur une feuille de papier mince, légèrement huilée, qui prend alors l'empreinte des lignes. De cette manière, les passeports ne sont pas transmissibles, car les lignes des mains de deux individus différents ne sont jamais identiques. Ces rusés Chinois se sont aussi aperçus que les empreintes laissées par les pouces ne sont pas les mêmes chez différents individus et que même les deux pouces d'un individu différent entr'eux. Dans les pays civilisés, c'est la photographie qui aide nos policiers à trouver les criminels ; en Chine, la police conserve les empreintes des pouces, qui sont soigneusement étiquetées et numérotées. Le criminel peut se raser, il peut porter perruque, se grimer de différentes manières, se faire jeune ou vieux, se contrefaire, s'estropier même, mais jamais il ne réussira à changer ou contrefaire la nature des empreintes du pouce, qui peuvent être renouvelées à tout moment et comparées avec celles déjà prises et religieusement conservées par les limiers chinois.

UNE CONCESSION IMPREVUE



— Mademoiselle, puis-je dans ces jours où tout est à la joie, vous demander votre main ?

— Certainement ! La voilà !

PROGRÈS SENSIBLE

Monsieur Edouard. — Êtes-vous satisfait de vos études musicales ?

Blodie. — J'en suis enchantée. Tous les jours, je constate un progrès. Ainsi, la famille d'à côté a déménagé à la fin de ma première leçon. Ceux qui l'ont remplacée, sont restés un mois ; les autres, dix semaines. Enfin, les derniers arrivés sont ici depuis environ six mois.

LE PARLEMENT ANGLAIS A-T-IL ÉTÉ LA SCÈNE DE PARIS ?

En 1741, le 11 février, un membre de la chambre des Communes, nommé Sandys, donna avis à M. Walpole que, le vendredi suivant, il porterait une accusation contre lui. Le ministre répondit qu'il serait à son siège, mais qu'il ne se connaissait coupable d'aucune faute méritant condamnation. Puis, la main sur le cœur, il dit d'une voix émue : "Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa."

Un M. Pultney l'accuse d'avoir cité à faux Horace, qui avait écrit : "Nulla pallescere culpa." Walpole prétend que sa citation est correcte, mais Pultney persiste dans son dire et le ministre offre de parier une guinée. Pultney accepte et nomme comme arbitre, un ami du ministre, Nicholas Hardinge, greffier de la chambre et homme très érudit.

Hardinge donna gain de cause à Pultney qui, en recevant des mains de Walpole le montant du pari, s'écria : "C'est le premier argent que je reçois du Trésor depuis des années et ce sera le dernier."

Cette pièce de monnaie se conserve encore au musée anglais.

LE GÉNIE DE LA PRÉVOYANCE



Un voleur.—Ce n'est pas pour moi que je demande de l'assistance ; c'est pour ma femme et mes enfants.

Un philanthrope donnant vingt sous.—Où sont-ils votre femme et vos enfants ?

Le voleur.—Je ne les ai pas encore ; mais c'est en cas que je me marie.

UNE FUMISTERIE

Charles Dickens, comme on le sait, avait la bosse de la plaisanterie très prononcée, et il n'était jamais si heureux que lorsqu'il parvenait à jouer quelque bon tour à ses amis. L'amour de la plaisanterie était pour ainsi dire inné dans sa famille. Deux de ses frères, morts maintenant, furent les héros de la mystification suivante.

C'était par une nuit superbe, et la lune projetait ses rayons dans un firmament sans nuages. Les deux frères reconduisaient chez elles des dames avec lesquelles ils avaient passé la veillée

IMPRESSIONS TOUTES CHAUDES



"4 Janvier 1892. Je prends l'engagement solennel de ne plus jamais entrer volontairement dans une buvette, de ne plus prendre de plaisir dans une partie de poker et généralement de traiter les alcools comme un fruit défendu."

dans une famille amie. En traversant une des rues les plus paisibles de l'endroit, ils aperçurent un vieillard, qui cheminait tranquillement quelques pas en avant et qui semblait complètement perdu dans la contemplant des beautés de cette nuit superbe. Une idée ébouriffante germe tout à coup dans le cerveau d'un des jeunes étourdis. Il se demande s'il ne serait pas possible de mystifier ce pauvre vieux au point de lui faire croire qu'il fait un temps abominable.

Il fait part de son idée à ses compagnons, qui ne demandent pas mieux que de la mettre de suite à exécution.

Quelques minutes plus tard, le vieillard fut tiré de ses réflexions, en voyant passer rapidement près de lui un monsieur et une dame, avec jupe retroussée, collets relevés et tenant un parapluie ouvert.

Il les regarda s'éloigner avec stupeur, mais quel ne fut pas son ahurissement de voir, l'instant d'après, un autre monsieur, escortant deux dames, passer de la même manière, puis un monsieur seul qui venait en sens inverse, marchant d'un pas rapide, la tête baissée et faisant des efforts inouis pour retenir sur sa tête un chapeau que le vent semblait vouloir emporter à tout prix.

Notre vieux s'arrêta et se mit de nouveau à contempler le ciel. Son examen ne fut pas long ; une dame et un monsieur, qui passèrent à toute vitesse avec un parapluie rabattu devant eux, faillirent le renverser. Il les regardait encore s'éloigner, quand d'autres passants, armés aussi de parapluies, fixèrent son attention. De plus en plus mystifié, il regarde tantôt le beau ciel toujours bleu et la terre toujours sèche, mais nos farceurs continuent à passer et repasser, voilant leur jeu par des manœuvres savantes, des échanges rapides de chapeaux et de manteaux et diverses précautions pour se cacher la figure.

Tant de persévérance méritait sa récompense. Le vieillard n'y tient plus ; il ouvre lui aussi son parapluie et s'en va d'un pas rapide, maudissant, sans doute, dans son for intérieur, sa mauvaise étoile, qui lui faisait prendre pour du beau temps, une tempête épouvantable.

Il se mit au lit et fit demander le médecin.

S'Y PRENDRE AVEC MÉNAGEMENT

La province de Holstein, en Prusse, est renommée pour l'élevage du bétail ; et ses habitants se font remarquer non seulement par leur frugalité, mais surtout par le grand attachement qu'ils portent à leurs animaux. L'autre jour, un cultivateur, du nom de Jean, arpentait tristement la route, quand il fait la rencontre du curé.

— Quel chagrin avez-vous donc, maître Jean ? lui dit doucement le pasteur.

— Ah ! monsieur le curé, répond Jean, je suis porteur de bien mauvaises nouvelles.

— Qu'est-il donc arrivé, grand Dieu ?

— La vache à Henri est morte dans mon champ, et je vais de ce pas lui porter le triste message.

— Une dure corvée, mon pauvre Jean.

— Pour ça, oui. Mais je tâcherai d'adoucir le choc le plus possible.

— Comment allez-vous vous y prendre ?

— Je vais commencer par lui dire que c'est sa mère qui est morte ; puis, après l'avoir ainsi préparé, je finirai par lui dire que ce n'est pas sa mère, mais sa vache. Ne croyez-vous pas que c'est le bon moyen, monsieur le curé ?

Les réconciliations du Jour de l'An



Elle.—Je croyais avoir eu le plus beau parti de la ville : je vois que je me suis trompée.

Lui.—Je croyais avoir choisi la plus belle et la plus gentille petite femme du pays, et je vois que je ne me suis pas trompé.

Elle.—Alphonse, pardonne-moi. Je ne crois pas toujours ce que je dis.

Lui, (à part).—Ni moi non plus.

COMMENT ON PUNIT LES PARESSEUX

Un vieux grippesous, plus avare que ne l'était feu Harpagon, surveillait un jour des travaux qu'on l'avait forcé à faire. Tout à coup, il aperçoit un ouvrier qui se tenait là, debout, les mains dans les poches, et ne travaillant pas. Furieux, le pauvre volé ne fait qu'un bond et arrive à ce flaneur qui lui vole ainsi son argent.

— Là, dit-il, je vous prends sur le fait ! C'est aujourd'hui vendredi ; par conséquent je vous dois quatre jours. Tenez ! voici votre argent et partez vite.

L'ouvrier prend l'argent et s'exécute. Quelques minutes après, le contremaitre vient trouver le propriétaire pour recevoir des ordres. Celui-ci, joyeux de son exécution, lui dit qu'il avait chassé le seul homme qui ne travaillait pas.

— Comment ! reprend le contremaitre, mais cet homme-là n'était pas de service ! Il était venu me demander de l'ouvrage.

UNE BELLE RECLAME VACANTE



Gamin qui n'est pas au courant des nouvelles étiquettes. Vois, Gugusse ; elle a renversé sur elle sa lotion... X... pour les cheveux ; ça commence à pousser partout.

LES GENS QUI COMPTENT SUR DES ÉTRENNES



I

Le recors d'huissier qui est allé saisir trois fois chez vous durant l'année.



II

Le musicien ambulancier qui vient jouer tous les soirs à votre porte la complainte du Juif Errant.



III

Votre neveu Casimir, parce que vous êtes son oncle.



IV

Votre nièce Ermeline, qui ne s'occupe de vous qu'une fois par année ; mais qui s'en occupe pour tout de bon.



V

Le garçon de l'épicerie du coin qui a cinquante deux fois dans l'année, déposé vos provisions à la porte voisine.



VI

Le monsieur qui a toujours besoin d'argent et qui ne prend même pas la peine de chercher des prétextes.



VII

Votre vieux frère qui passe sa vie dans la bamboche et qui, du reste, n'a pas pris un petit verre depuis une demi-heure.



VIII

Votre bonne et brave filleule qui a droit à un boeuf en retour de la paire de pantoufles qu'elle vous a données.



IX

Le sergent No 785 qui était de garde le jour que les voleurs ont pillé votre magasin.



X

Votre blanchisseuse : il n'y a pas à s'y tromper. Comme elle a brûlé votre linge et arraché tous vos boutons durant l'année.

PRESSENTIMENTS

Encore une de ces histoires ! dit Lanrumé, en parcourant le journal du matin.

—Quelles histoires ? demande son ami Toussepas.

—Oh ! une de ces histoires qu'on lit toujours à la suite de quelque accident de chemin de fer ou d'un naufrage en mer ; tu sais : tel et tel individu, qui devait prendre le bateau ou le chemin de fer, et qui, au dernier moment, en a décidé autrement, et est resté chez lui comme poussé par le pressentiment de quelque catastrophe. Ce dont il s'agit ici, est un homme qui devait prendre un certain train ; qui s'est même rendu à la gare ; et crac, au moment de partir, son pressentiment le prend, il n'y va plus. Quelques heures après, il apprend qu'un accident terrible est arrivé : que le train qu'il aurait dû prendre est passé à travers un pont et que plusieurs personnes sont tuées et blessées.

Moi, je ne crois nullement à cette histoire-là, pas plus que je ne crois aux autres ; car, enfin, pourquoi tel individu, et non pas un autre, aurait-il de ces pressentiments ?

Pourquoi tous les passagers n'en auraient-ils pas eus ? De cette manière, on laisserait le navire ou le train s'en aller seul au devant du danger.

—Permettez, dit Toussepas, je diffère entièrement d'opinion avec vous. Je crois à ces sortes de pressentiments ; je les ai éprouvés moi-même. Voici ce qui m'est arrivé un jour :

Il n'y a pas bien longtemps, Mme Toussepas s'était mis dans la tête qu'elle devait aller passer quelques jours chez son père, et, disait-elle, l'air de la campagne ferait du bien à Bébé. Pour une raison ou pour une autre, les préparatifs du départ traînaient en longueur. Tout semblait aller de travers, si bien, que je finis par avoir des inquiétudes et j'avais hâte que ce voyage fut déjà terminé. Le jour du départ arrive enfin ; je laisse la maison, emportant avec moi les différents objets dont ma femme pourrait avoir besoin et je me rends à mon étude. Le train laissait la gare à neuf heures et trente minutes. J'y arrive dix minutes en avant, mais ma femme et le bébé n'étaient pas encore rendus. Je fus un peu surpris de ne pas les trouver, car, en laissant le matin, j'avais fixé l'heure de leur départ de manière à leur donner tout le temps nécessaire. Dix minutes se passent, mais personne ne vient. Enfin, le signal est donné et le train part. Je commence à m'inquiéter et je me demande quelles peuvent être les raisons qui ont déterminé ma femme à changer d'idée au dernier moment. Encore indécis sur le parti que je devais prendre, je regardai

de autour de moi une dernière fois et voilà que j'aperçois ma femme et la bonne avec le bébé dans les bras, s'en venant d'un pas tranquille, comme des gens qui ont du temps de reste. Les regrets furent bien cuisants quand je leur appris que le train était parti. Je fis de mon mieux pour remettre ma femme sur le ton, lui donnant à entendre que ce qui arrivait était sans doute pour le mieux ; que, d'ailleurs, j'avais le pressentiment d'un grand malheur.

—Eh, bien ! s'empressa de demander M. Lanrumé, votre train aurait-il déraillé et causé des pertes de vies ?

—Non, pas précisément ; mais tout de même, il est arrivé quelque chose de terrible. Revenus à la maison, nous avons trouvé sept amis de la campagne, qui nous attendaient sur le portique. Leur visite a duré un mois.

PAS DE LAINE IRLANDAISE

L'officier des douanes.—Monsieur, ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez rien autre chose que votre lingerie dans cette malle ?

Le voyageur.—Et c'est la vérité.

L'officier.—Qu'appellez-vous donc ces bouteilles de cognac ?

Le voyageur.—Ça ? Vous plaisantez ! C'est pour le soir ; pour me coiffer.

LE PETIT CHAPERON ROUGE

FIN DE SIÈCLE

(Conte moderne)

Il était une fois, dans un charmant village, une petite maisonnette, jolice à ravir, sur laquelle poussaient les roses et les chevreuilles et qu'ombrageaient de superbes arbres géants.

Cette maisonnette est devenue depuis longtemps légendaire ; aussi croyons-nous devoir y ajouter une petite variante : " En arrière de la maisonnette, on voyait trois acres de terre, et, au beau milieu, le simulacre d'une vache qui ne meurt pas avec queue en ferblanc.

Leloyer était d'un sou par semaine et au moment où commence notre récit, les huissiers avaient pris possession de la maison.

C'est là que demeurait le Petit Chaperon Rouge.

Elle était belle, mais de cette beauté que l'on ne voit que dans les livres d'images. Elle portait un petit chapeau rouge, d'où lui venait son nom et qui lui seyait à merveille. Son plus grand plaisir était de s'approcher de la clôture et de faire enrager le bœuf du voisin en brandissant son chapeau rouge.

Une autre de ses espiègleries consistait à attacher un morceau de pain au bout d'une ficelle avec laquelle elle jouait en y faisant mordre les canards, mais, par moment, la petite méchante y attachait aussi un petit amégon qu'elle dissimulait de son mieux dans le pain. Elle passa ainsi les plus beaux jours de son enfance.

Elle entra, enfin, dans un pensionnat où on lui enseigna le piano et beaucoup d'autres choses également indispensables.

Sa mère l'envoyait quelquefois porter de petites

LOCUTIONS POPULAIRES



Ne pas se trouver dans son assiette.

douceurs aux malades ; mais ni la mère ni les malades ne goûtèrent à ces douceurs ; et, chose singulière, les malades ne s'en portaient que mieux.

Un nouveau personnage parut tout à coup sur la scène de la maisonnette.

Un jour, sa mère, ayant fait des gâteaux et des confitures lui dit : " Va prendre des nouvelles de ta grand'mère, porte-lui quelques galettes, un pot de conserves et une bouteille de vin."

Le Petit Chaperon Rouge part aussitôt pour aller chez sa grand'mère ; mais la vue d'un bois l'attire ; elle y entre et se met aussitôt en frais d'y faire la noce. Elle a à peine commencé son repas, qu'elle devient cramoisie à la vue d'un



loup affamé, le frère même de celui qui dévora autrefois le pauvre petit agneau.

—Bonjour, ma mie, dit le loup ; je prendrais bien une bouchée et un verre de vin pour vous faire plaisir.

—Mais, ça ne me fait pas plaisir du tout, dit le Petit Chaperon Rouge, d'un ton résolu. C'est tout pour grand'mère.

—Ventre de biche ! dit le loup, je m'en vais de ce pas prévenir ta grand'mère, que tu es après lui croquer son repas.

Puis il partit à toutes jambes, le Petit Chaperon Rouge le suivait de près, car la pauvre enfant voulait arriver avant lui, pour conter à grand'mère, comme quoi le loup l'avait dévalisé.

Mais les forces de l'enfant la trahirent ; le loup arriva bon premier et lorsqu'elle parvint chez sa grand'mère, elle ne la trouva pas ; mais elle aperçut dans le lit le loup avec le bonnet de nuit de la vieille dame.

Le Petit Chaperon Rouge était brave, et elle avait lu beaucoup de romans.

Elle alla donc trouver un sergent de ville et lui glissa un bon pourboire, puis, de retour à la maison, elle fit semblant de ne pas s'apercevoir de la supercherie du loup et s'en fut se coucher.

Avant de se mettre au lit, elle prit tout doucement le revolver à sept coups de sa grand'mère et un bon couteau de chasse, qu'elle déposa sur le pied du lit, et elle dit :

—Parlons un peu maintenant. Ma grand'mère, que vous avez de grandes oreilles !

—Oui, ma toute belle ; ce sont de nouveaux appareils acoustiques.

—Ma grand'mère, que vous avez de vilaines dents !

—Oui, ma mignonne, le dentiste s'est trompé de râtelier.

—Ma grand'mère, que vous avez de grands yeux verts !

—Oui, ma chérie, mais il vient beaucoup entre nous, qu'est-ce donc que cet attirail au pied du lit ?

—Des revolvers, ma grand'mère.

—Qu'y a-t-il à la porte de devant ?

—Un sergent de ville, ma grand'mère.

—Et à la porte de derrière ?

—Un pareil à l'autre.

—Alors, ma chérie, je crois que je vais partir. J'ai un pressant rendez-vous.

—Restez, oh restez, s'écria la jeune fille, et reposez vos membres fatigués.

C'était le signal convenu. Il fallut les efforts de deux hommes pour décider le loup à accepter l'invitation du Petit Chaperon Rouge.

On ne retrouva plus jamais la grand'mère, mais le Petit Chaperon Rouge est toute fière de porter aujourd'hui à sa boutonnière une médaille que la municipalité lui a dé-

cernée.

Le propriétaire du loup peut venir le réclamer au bureau de ce journal en soldant au comptant les frais encourus jusqu'à date.

PAS UN EXPERT

Le juge.—Quelle distance y a-t-il entre votre ferme, et celle en question ?

Le témoin.—Par le chemin, il y a deux milles.

Le juge.—Oui, oui, mais sur votre serment, quelle est la distance à vol d'oiseau ?

Le témoin.—Je ne sais pas votre Honneur, je n'ai jamais été oiseau.

UN VISITEUR DU JOUR DE L'AN



Qui n'a pas laissé sa carte.

LES RESTES DE LA NOCE



—Au plaisir de nous retrouver pendant les jrous gras !

LE JONGLEUR

(Prix de poésie de l'Académie Française pour 1891).

C'est un métier mauvais que d'être saltimbanque ;
Rares y sont les soirs dorés et triomphants !
On a peur des jours noirs et des jours étouffants ;
En automne, au printemps, dès qu'il pleut, le pain
manque :
— Et c'est dur, pour la femme et les petits enfants.

Comme il faut bien manger, tout de même, on travaille
Sous la neige et l'averse, au soleil, dans le vent ;
Puis, on se sent malade : on fest. On meurt, souvent ;
Ou, si l'on sort de là, guéri, vaillat que vaillat,
On est un peu moins fort et plus pauvre qu'avant.

Donc, il advint, jadis, — l'histoire est d'un autre âge, —
Il advint qu'un jongleur subit le sort fatal :
Main leste, corps dispos, et bon cœur à l'ouvrage,
Il avait : à bout de voie et de courage,
La fièvre le jeta sur un lit d'hôpital.

Quand je dis : "hôpital," j'ai tort. En notre France,
Les hôpitaux d'alors s'appelaient des convents ;
On y parlait tout bas, d'amour et d'espérance,
Et, de ce chef, au moins, les siècles d'ignorance
Valaient peut-être mieux qu'à d'autres, — plus savants.

Soigné, pansé, choyé, le jongleur guérit vite,
Son âme avait aussi trouvé le grand soutien :
Entré là peu croyant, il en sortit chrétien.
— Toute longue souffrance à la prière invite ;
Un beau jour, on se risque, — et l'on s'en trouve bien.

Notre homme avait prié la bonne Sainte Vierge,
Comme un simple d'esprit qu'il était, humblement.
Même il avait promis, au fort de son tourment,
S'il réchappait jamais, de lui brûler un cierge :
— Il se mit en devoir de tenir son serment.

Mais d'abord il voulut que, seul dans la chapelle,
On le laissât en paix durant une heure au moins.
Inquiétante était la demande, et nouvelle ;
Aussi, sans se creuser bien longtemps la cervelle,
Fit-on ce qu'il fallait pour qu'il eût des témoins :

Témoins secrets, afin de satisfaire un hôte ;
Mais clairvoyants surtout : veiller parut urgent,
Le calice étant d'or et les flambeaux d'argent.
Quelques moines, cachés dans la tribune haute,
Durent tout observer d'un regard diligent.

La nef était déserte. Un prisme de lumière
Y tombait du transept à l'autel, tout en fleur,
Ou, l'auréole au front, une Vierge de pierre
Vers le parvis du cœur, abaissait la paupière,
Blanche, dans le reflet des vitraux de couleur.

L'homme entra, se crut seul, et referma la porte.
Il avait bien encor cet ample vêtement
Qui drapait, à l'hôpital, les maux de toute sorte ;
Mais, comme plus étroite, à sa taille plus forte,
Cette espèce de froc bridait visiblement.

L'homme arrivait avec tout un bagage étrange.
C'était : outre le cierge : un faisceau composé
D'une table pliante et de son pied croisé ;
Puis, un tapis roulé dont s'élimait la frange ;
Puis, on ne savait quoi, dans un mouchoir usé.

Une fois dans le chœur, on le vit, sans rien dire,
Prendre son vieux tapis et le bien étaler ;
Dresser la table, ouvrir le mouchoir, installer
Quelques menus objets : puis, allumant la cire,
Il se mit à genoux, et se prit à parler :

— "Madame, je sais bien qu'on vous appelle Reine,
" Je sais que l'on vous nomme Étoile du Matin,
" Mais je sais bien aussi qu'Astre ni Souveraine
" Ne m'eussent, comme vous, assisté dans ma peine.
" Et je voudrais pouvoir vous le dire en latin.

" Excusez-moi : de plus, n'ayant ni sou, ni maille,
" Mon cierge, trop petit, me donne de l'ennui ;
" Je ne me sens pas quitte, et je pars aujourd'hui.
" Il faut absolument que pour vous je travaille ;
" Vous avez un enfant : mettons que c'est pour lui.

" Je ferai de mon mieux. Par malheur, le chômage,
" Cruel pour tout le monde, est plus fâcheux pour nous ;
" Je puis manquer mes tours, et ce serait dommage ;
" Vous n'en voudrez pas moins accepter mon hommage,
" Et je vous en requiers, Madame, à deux genoux."

— L'homme se releva. D'un seul geste rapide,
Il rejeta le froc ouvert dans son ampleur ;
Et, comme un papillon hors de sa chrysalide,
Il apparut pimpant, léger, souple et solide,
Sous ses vieux oripeaux fanés de bateleur !

— " Je commence," fit-il. — Et vive, insaisissable,
La muscade courut en de subtils détours ;
Là, sous ce gobelet, elle était sur la table ;
On allait l'y trouver, c'était indubitable :
— Et qui l'eût parié se fût trompé toujours !

Mélangé dans un coffret une foule de choses,
Le jongleur dit ensuite un mot sacramental :
Et ce mot pouvait tout — jusqu'aux métamorphoses !
— Car le coffret, ouvert, n'était plein que roses
Dont il alla joncher les marches de l'autel.

Pour terminer, il prit quelques boucles de cuivre ;
Et l'on vit, par ses mains à peine en mouvement,
Des sphères, sur un orbe idéal et charmant
Où l'œil émerveillé se perdait à les suivre,
Passer et repasser, inépuissablement ;

Et les globes légers, piques d'une étincelle,
En ce jaillissement alternatif et prompt,
Lui faisaient une gloire, assez pareille à celle
Qui, là-haut, égrenée en couronne immortelle,
De neuf étoiles d'or nimbaient un autre front !

— " Autre chose ! " dit-il. " Peut-être êtes-vous lasse,
" Et, si j'en faisais trop, je serais dans mon tort.
" Donc, j'écarte la table et tout le passe-passe :
" Pour ce qui va venir il faut beaucoup d'espace,
" Et nous allons marcher de plus fort en plus fort : "

— De plus fort en plus fort ! — Sans aucune arrogance
Il en parlait vraiment : car, " ce qui vint," ce fut
Un travail de haut style et d'exquise élégance,
Et d'une fantaisie et d'une extravagance
À faire se trahir les moines à l'affût :

Il marcha sur les mains, il se tint sur la tête
En équilibre, et dans un aplomb merveilleux ;
Fit la roue, traçant une courbe parfaite,
Vint retomber debout, sous les regards en fête,
Après un saut de carpe et trois saut périlleux !

— Un temps. — Puis, en silence et d'un air de mystère,
L'homme, avec des lenteurs de reptile ondoyant,
Se coucha, cette fois, tout de son long par terre ;
— Et le spectacle alors changea de caractère :
De joyeux qu'il était, il devint effrayant !

Tout ce qu'on peut tirer d'une tête et d'un torse,
D'un cou, de bras, de pieds, de jambes et de mains ;
Tout ce qu'ils peuvent rendre en fait de tours de force,
Par le déboitement, la brisure et l'entorse,
Prit en ce pauvre corps des aspects surhumains.

Aussi, quand il eut clos une dernière passe
Par son plus beau salut : — tout pâle de chaleur,
Chancelant, et cherchant le mur, la tête basse,
Avec des souffles courts dans sa poitrine lasse,
Voici que de nouveau parla le bateleur :

— " Madame," disait-il, " cet exercice est rude.
" Plus rude qu'il ne semble et que vous ne croyez !
" Pour un travail pareil il faut beaucoup d'étude :
" On se rouille très vite, et, faute d'habitude,
" On y peine, un petit, comme vous le voyez."

— Alors, — et nous entrons en plein dans la merveille, —
Il se passa ceci de vraiment inouï :
Ce n'est pas seulement un pauvre homme ébloui,
Ce sont gens ayant tous bon œil et bonne oreille
Qui l'affirment. La Vierge, en souriant, fit : " Oui."

Tous la virent, quittant le haut du tabernacle,
Descendre jusqu'au sol en un glissement doux,
Puis, le parvis atteint, y marcher comme nous :
Et lui, l'humble, — pour qui se faisait un miracle, —
La regardait venir, en ployant les genoux :

Et comme il restait là, secoué jusqu'au moelleux,
— Blanche dans le reflet des vitraux de couleur, —
La belle Dame au front auréolé d'étoiles
Essuya, de l'ourlet auguste de ses voiles,
La sueur qui perlait aux tempes du jongleur ..

VICOMTE DE BORELLI.

DISCRÈTE JUSQUE DANS SA TOMBE

Mme Veutsavoir. — J'arrive des funérailles de
cette pauvre demoiselle de La Cinquantaine, et
je dois dire que c'est une femme bien ridicule.

Mme Lahaute. — Qu'a-t-elle fait ?

Mme Veutsavoir. — Elle n'a pas voulu qu'on
fasse graver son âge sur la pierre funèbre.

DOUCE PRÉVOYANCE



Lui. — Il n'y a qu'Auguste qui puisse briser le tam-
bour tout de suite : donnons-le lui.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

Parce qu'une personne a les dehors d'un monsieur, il ne faut pas toujours conclure qu'il l'est.

Parce qu'un homme est beau diseur et conteur agréable, il n'est pas pour cela la perfection même.

Croyez la parole de celui qui se dit pauvre.

N'ayez point de familiarités avec un homme et n'en permettez pas de sa part.

Ne pensez pas, parce qu'un homme vous témoigne un certain intérêt, qu'il veuille vous épouser.

N'allez pas croire, parce qu'un homme n'a pas encore demandé votre main, qu'il ne vous aime pas.

Ne soyez pas impertinente sous prétexte de faire preuve d'indépendance.

Ne souffrez pas qu'un homme vous en impose par le fait même que c'est un homme.

Ne croyez pas tous les dires d'un homme, soit sur son propre compte, soit sur le vôtre.

PAS FLATTEUR

C'était une belle jeune fille, pleine d'esprit et d'ingénuité. Le photographe, au contraire, était un homme au cœur de marbre. Après plusieurs questions, comme toutes les femmes savent en faire, elle dit à l'artiste fatigué :

—Maintenant, monsieur, je voudrais que vous me fissiez mon portrait, mais faites-le joli.

—Certainement, reprit l'artiste, mais ce sera une piastre de plus.

THÉÂTRE-ROYAL



Les abords de ce théâtre sont encombrés tous les soirs et après-midi ; une foule immense s'y presse et veut pénétrer à tout prix pour contempler l'incomparable Gus Hill et l'excellente troupe qui l'accompagne. C'est un succès phénoménal dont propriétaires et employés ont droit de se montrer fiers. Tous les soirs, on est obligé de fermer les portes avant l'heure.

Gus Hill est bien connu à Montréal ; c'est d'ailleurs un des athlètes le plus en renom sur le continent américain et le public sait que les différents personnages qui font partie de sa troupe sont invariablement à la hauteur de leurs rôles. Gus Hill est très aimé et très estimé à Montréal, surtout de ceux qui se livrent au gymnase, aux exercices du corps. Aussi n'a-t-on pas été surpris Lundi soir de voir les membres d'un de nos clubs les plus exclusifs, la M. A. A., se rendre en corps au théâtre et applaudir à outrance les tours de force, d'agilité et de souplesse, dont ils étaient témoins. Plus d'une fois, le refrain populaire "For he is a jolly good fellow" s'est fait entendre au milieu de l'enthousiasme général.

Cet acteur éminent est assisté d'une véritable troupe d'élites, parmi lesquels nous citerons surtout les noms de Fred. J. Huber, Alf. Reeves, Kitty Allyne, Estelle Wellington, Marion, et Keen, Mason et Ralston. Tous ces acteurs sont de véritables spécialistes. Les danses, les chants, les tours de force, etc., etc., ne sont pas surpassés, et la représentation, depuis le commencement jusqu'à la fin, est très forte. Nous engageons ceux qui n'ont pas encore vu cette représentation à profiter des derniers jours. Les dernières représentations auront lieu samedi après-midi et samedi soir.

Pour la semaine prochaine, l'affiche annonce l'arrivée d'une troupe burlesque d'un nouveau genre "The Night Owls", essaim de jeunes et jolies femmes, aux costumes splendides, décors magnifiques et musique entraînante et délicieuse.

ERREUR NE FAIT PAS COMPTE



Floridor. — Entrez !



Le père Latulippe. — Comment va, voisin Floridor ?



Floridor. — Superbe !... Permettez.



— Vous arrivez à point. Je n'ai plus qu'un coup d'eau à donner ; après cela, ça sera le tour du vin, hein ? qu'en pensez-vous ?



Le père Latulippe. — Bigre ! ("est moi qui l'ai, le coup d'eau !

SERVI A SOUHAIT

Deux jeunes gens se présentent de bon matin dans une écurie de louage et demandent au propriétaire le prix d'une voiture à deux chevaux pour aller à Ste-Rose.

— "Dix piastres," répond le loueur.

Le marché est conclu, les chevaux sont attelés et nos jeunes compères partent le cœur joyeux. Revenus assez tard dans la soirée, ils se rendent à l'écurie et l'un d'eux veut donner un billet de dix piastres en paiement.

— "Oh ! non, s'écrie le loueur, le prix est de vingt piastres."

— "Comment cela ?"

— "Vous m'avez demandé le prix d'une course à Ste-Rose et je vous ai demandé dix piastres. Vous êtes revenus, je suppose, par le même chemin, c'est donc dix piastres de plus : en tout vingt piastres."

Les deux jeunes gens, après s'être consultés, paient et s'en vont sans mot dire.

Une semaine après, l'un d'eux se présente de nouveau à l'écurie et demande le prix d'une voiture à deux chevaux pour aller à Ste-Rose.

— Dix dollars, répond le propriétaire, qui ne se rappelle plus l'incident de la semaine précédente.

Le jeune homme monte en voiture et prend le chemin de Sainte-Rose.

Vers sept heures du soir, il revient à pied à l'écurie et rencontrant le loueur, il lui présente un billet de dix piastres en lui disant : "Voici le prix de la voiture que j'ai louée ce matin pour aller à Sainte-Rose."

— Mais ma voiture et mes chevaux ? demande le loueur inquiet.

— Ils sont à l'écurie de l'hôtel Magnolia, à Sainte-Rose. Je ne m'en suis servi que pour aller ; j'ai cru mieux faire de prendre le train pour revenir ; cela coûte moins cher, vous savez.

Ce disant, il salua et sortit.

Le loueur jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

QUEEN'S THEATRE

Les Ménéstrels de George Wilson font fureur cette semaine au Queen's Théâtre ; il y a foule chaque soir et tout le monde s'amuse. M. George Wilson est le chef de la troupe et ses reparties fines et propos amusants font pouffer de rire.



MM. Donnelly, Clarke et Ward remplissent leurs différents rôles à perfection. Nappier et Marzello font d'excellents tours de force sur la barre horizontale, William Rowe danse à ravir, Bummell et Rankin chantent les plus drôles de chansons et W. H. Rice est l'artiste burlesque par excellence. Il se joue chaque soir des petites pièces comiques qui enlèvent l'auditoire. Une visite à ce théâtre vous fera passer quelques heures agréables.

Clara Morris est une des étoiles du théâtre ; elle excelle surtout dans les rôles qui demandent de l'action, du mouvement, de la passion. Elle est très instruite et a fait des études spéciales, surtout des grands drames de Sardou.

Chez elle, la femme disparaît pour faire place à l'actrice ou plutôt à la personne dont elle joue le rôle.

Le public Montrealais aura le plaisir de l'entendre et de l'applaudir la semaine prochaine dans "Odette", "Camille", et "René de Moray", drames à grands spectacles et qui exigent des talents hors ligne pour les rendre convenablement.

Mlle Morris est entourée d'artistes, dont les journaux des Etats-Unis font les plus grands éloges.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux)

Le saint Médard anglais.—Les Anglais, lisons-nous dans le *Musée des Familles*, ont leur saint Médard : saint Swithin, dont la fête tombe le 18 juillet et qui, dans les anciens almanachs, a pour emblème une averse.

D'après la légende, ce saint, qui était évêque, avait recommandé qu'on l'enterrât dans un lieu "où les gouttes de pluie pussent arroser sa tombe." Sa volonté fut respectée.

Cent ans après sa mort, toutefois, on eut l'idée de transporter, le jour de sa fête, ses restes dans l'église sous l'invocation de sa mémoire. Mais lorsqu'on voulut procéder à l'inhumation, la pluie se mit à tomber si forte, si épaisse, que l'on dut remettre l'opération au lendemain.

Le second jour, dès qu'on voulut reprendre le travail, même pluie torrentielle, et il en fut de même pendant une période de quarante jours, au bout de laquelle, comprenant que le saint manifestait ainsi sa volonté bien formelle, l'on renonça à tout projet de translation.

De là, paraît-il, pour saint Swithin, comme pour saint Médard, l'influence des quarante jours de pluie ou de sécheresse.

Toto bat sa sœur.

Sa mère veut en savoir le motif.

—C'est parce que je la connais : au Jour de l'an elle me mangera la moitié de mes bonbons.

A la salle des mariages.

Un des futurs, chatouillé tout à coup par une idée follichonne, pouffe de rire.

—Vous vous mariez, lui dit le maire ; ce n'est pourtant pas le moment de rire.

Jules de T..., un joyeux viveur, a toutes les passions, excepté celle du jeu.

—Mais vous n'avez donc jamais joué ? lui demandait hier un de ses amis.

—Si, une fois, et cela m'a servi de leçon. C'était aux bains de mer, dans un casino. Mon adversaire, que j'étais le seul à ne pas connaître, était un grec avéré, Anatole.

—Naturellement, vous perdiez ?

—Au contraire, je gagnai. De sorte que, le lendemain, tous les baigneurs me montraient du doigt en murmurant :

—Vous voyez bien ce jeune homme ; il a l'air de ne pas y toucher, n'est-ce pas ? Eh bien, il est encore plus fort qu'Anatole !

Chauvinisme commercial.

Lu à la devanture d'un grand bazar de voyage de Brest, lors de la réception faite par cette ville à l'escadre russe :

Cuisses en tous genres. "Emballément russe."

UN DILEMME DURANT LES FÊTES



ENTRE LES PLAISIRS ET LA GRIPPE

UNE EXPRESSION MALHEUREUSE



Lui.—Voulez-vous être à moi ?

Elle.—Donnez-moi le temps de rassembler mes idées, de réfléchir.

Lui.—De grâce, ne me tenez pas si longtemps que cela en suspens !

Deux dentistes marseillais se rencontrent :

—Mon cher, il vient de m'arriver une commande épatante : je suis chargé de plomber la Dent du Midi !

—Enfantin, mon bon, je suis chargé de poser des râteliers aux Bouches-du-Rhône !

Un procureur et un médecin ayant disputé ensemble sur la préséance, ils s'en rapportèrent à la décision d'une tierce personne, qui adjugea le pas au procureur en disant :

—Il faut que le larron passe devant et que le bourreau le suive.

Nos bébés.

—Dis donc, maman, est-il vrai qu'au commencement du monde, Adam était tout seul sur la terre ?

—Mais oui, mon chéri.

—Oh ! alors, il devait avoir bien peur des voleurs !

Un malheureux Allemand passant près d'une mare, guigne des grenouilles par milliers.

—Pou, se dit-il, *che va foire un pon frigeti*.

Il se met à pêcher les grenouilles, les fait cuire sans autre délai et les gobe par demi-douzaines. Quelqu'un passe au milieu du festin :

—Hé ! que faites-vous, mon brave ? Vous allez vous donner du mal ! Ce ne sont pas des grenouilles que vous mangez, mais bien des crapauds.

—Ma foi, dit l'Allemand sans se retourner, *dan pis pour li ; bou-quoi les grapauds a die un discours de quernouilles*.

Au bal :

—Regardez donc Mme X..., elle est vraiment en beauté, ce soir ; ses joues ressemblent à un parterre de roses.

—Artificielles !

En fait de médicaments, les Arabes ne croient guère qu'à la puissance des talismans et amulettes. Cependant, l'un d'eux consulta un jour un docteur français pour une affection grave, et celui-ci lui remit incontinent une ordonnance. A peu de temps de là, rencontrant son malade, il lui demanda si son remède avait opéré ; celui-ci lui répondit que non. "C'est bien singulier, dit le médecin. As-tu suivi mon ordonnance fidèlement ?—Je ne l'ai pas quittée," répondit le malade, et dé-

faisant son kaftan, il fit voir au médecin l'ordonnance pliée en quatre et bien soigneusement appliquée sur sa poitrine.

La mère, à bébé qui a fait une sottise et cherche à se disculper par un mensonge.

—Tu mens, c'est très mal : pourquoi mens-tu ?

—Tiens ! si je disais la vérité, j'aurais le fouet !

Un curé de village sermonne ainsi un de ses paroissiens :

—Auguste, ton plus grand ennemi, c'est l'eau-de-vie ; tu l'aimes trop.

—Ah ! Monsieur le curé, riposte Auguste, je vous y prends : Vous dites toujours en chaire qu'il faut aimer ses ennemis.

—Sans doute, mon garçon, mais je ne dis pas qu'il faut les avaler.

Un homme écrivait à l'illustre Villars, qui venait d'être fait maréchal de France. Après lui avoir adressé les louanges les plus outrées et l'avoir comparé à Turenne, il terminait ainsi sa lettre : "J'espère, monseigneur, que je vous verrai bientôt enterrer comme lui à Saint-Denis."

COMMENT CONNAITRE LES HOMMES

Les adeptes de la chiromancie et autres sciences occultes disent que lorsque vous serrez une main molle, sans os, qui semble, pour ainsi dire, s'émettre dans la vôtre ; une main sans vie apparente, vous ferez bien de vous défier de celui à qui elle appartient ; qu'au contraire une main douce, mais ferme au toucher est l'indice d'un honnête homme. Une main dure et épaisse dénote de l'entêtement et de l'orgueil. Les personnes aux doigts longs et aux jointures doubles ne peuvent pas être franches, même si elles le voulaient.

Si vous voulez vous connaître, prenez un miroir et examinez-vous attentivement le nez. Les personnes braves ont la respiration pleine et facile. Les animaux féroces ont les naseaux dilatés. Les narines qui retombent dénotent un talent pour le théâtre ; si le nez courbe en même temps c'est un tragédien ; si les narines seules pendent, vous avez un comédien. Les nez fins dénotent la générosité ; les nez épais l'amour des richesses. Les nez qui avancent indiquent le besoin de tout savoir ; sentinelles toujours au poste, ils flairent le danger et veillent sans cesse au bien-être et au confort de ceux qui les portent.

UNE FIN NATURELLE

La mère.—C'est décourageant de te voir ainsi ! Tu n'es plus l'ombre de toi-même. Tu es maigre, laide ; tu n'as plus de santé. Que veux-tu que je fasse ?

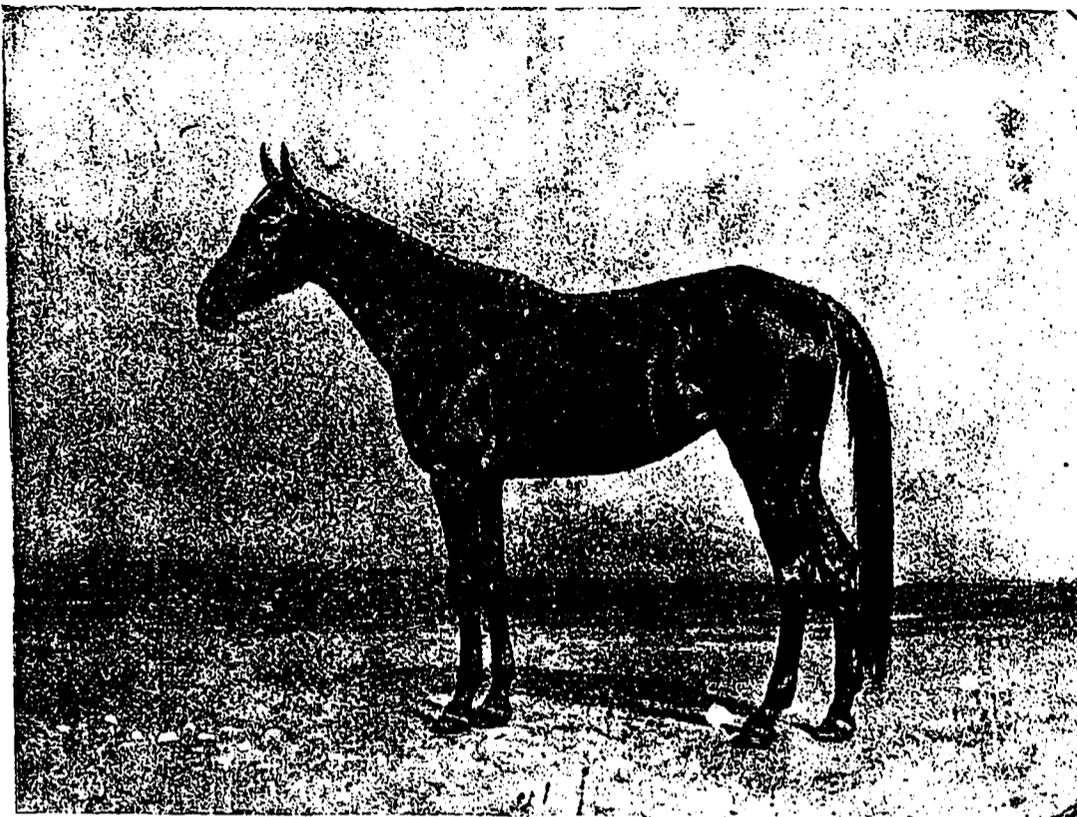
La fille.—Je crois, maman, qu'il ne reste plus qu'une chose à faire ! Marie-moi.

PROPORTIONS VOULUES



Le photographe.—Pardou, madame, mais ne le faites pas rire : ça ne pourrait pas tout entrer.

LES CHEVAUX CÉLÈBRES



Maud S... , propriété de M. Bonner, de New-York ; a trotté le mille en deux minutes huit secondes et trois quarts, en 1885.



Suol, appartenant également à M. Bonner, a trotté le mille en deux minutes huit secondes et quart, en 1891.

POUR ARRÊTER UN NAVIRE SOU-DAINEMENT

Des expériences récentes ont été faites sur la Seine afin d'essayer l'ancre-cable, inventé par M. Pagan, pour arrêter la marche des bateaux à vapeur.

C'est un câble surmonté d'une série de cônes en toile, que l'action de l'eau fait ouvrir et qui se ferment lorsqu'ils sont tirés en sens contraire.

Le bateau *Corsaire*, filant treize nœuds, a été arrêté, chaque fois, par l'appareil, en sept ou huit secondes, dans un espace de vingt-six à trente pieds au plus. Pour des fins de comparaison, le bateau, marchant à toute vitesse, n'a pu être arrêté de la manière ordinaire, en renversant

l'hélice, qu'en trente-quatre secondes, et sur une distance de 350 à 360 pieds.

Il paraîtrait donc que l'appareil *Pagan* donne les mêmes résultats que la méthode ordinaire, dans la dixième de la distance et dans le quart du temps.

ENGAGEMENT IRRÉVOCABLE

Jeanne.—Oui, je vous donne ma main avec mon cœur dedans.

Edmond.—Vous ne pouvez pas faire cela !

Jeanne (surprise).—Pourquoi pas ?

Edmond.—Parce que votre main est trop mignonne pour contenir un cœur si gros d'amour.

LA NOCE D'UN PINSON

Le pinson et l'alouette
Voulaient se marier ;
Ils préparèrent la fête
Qui devait les allier.

N'ayant que du bois l'ombrage
Pour regaler leurs amis,
Un rossignol les engage
À faire appel au pays.

Et voilà qu'un renard porte
Un poulet bien gros et gras,
Tandis qu'un loup, par la porte,
Entre avec un pain au bras.

Arachné porte une nappe,
D'autres un flacon de vin,
Rien ne manque à cette agape,
Pas même le boute-en-train.

Quand la fête fut finie,
Le pinson disait tout bas :
" Oh ! que je condrais, ma mie,
Pouvoir valser à ton bras."

Presque aussitôt un rat pousse
Le verrou, comme au salon
S'installe et son archet glousse
Sur le cri du violon.

Mais un chat maigre et rapace,
Surgissant du cendrier,
Saute au milieu de la place,
Happe le ménétrier.

Ainsi le dit la morale :
N'attirez point l'œil sur vous,
Quiconque amuse et regale
Paye assez souvent pour tous.

(*Le Farfadet*).

PRÉNOMS DE BÉBÉS

La manière de faire le choix du prénom que le bébé doit porter, varie selon les différents pays.

Dans l'Indoustan, c'est ordinairement la mère qui désigne le nom. Ce choix se fait dans les douze jours qui suivent la naissance. S'il y a divergence d'opinion entre le mari et la femme, chacun choisit le nom qu'il préfère et le place au-dessous d'une lampe à l'huile. Celui qui se trouve au-dessous de la lampe qui brille le plus, est donné à l'enfant.

En Égypte, on allume trois bougies que l'on désigne par trois noms différents, dont l'un doit être celui de quelque grand personnage. La bougie, qui brûle le plus longtemps, donne son nom à l'enfant.

Les Mahométans écrivent parfois sur cinq bandes de papier les cinq noms dont ils ont fait choix et les placent ensuite dans le Coran. Celle qui sort la première décide quel nom l'enfant portera.

Dans le Nord du Japon, à Ainos, c'est à l'âge de cinq ans que les enfants reçoivent leurs prénoms et c'est le père qui en fait le choix.

Les Chinois donnent deux noms à leurs enfants mâles, dont un de famille, sous lesquels ils sont connus jusqu'à l'âge de vingt ans. Le père alors choisit un autre prénom pour son enfant. On fait si peu de cas des filles en Chine que l'on ne pense pas même à leur donner de noms. On les désigne, d'après l'ordre de la naissance, Numéro Un, Numéro Deux, Numéro Trois, etc.

Si vous demandez à un Chinois combien il a d'enfants, il répondra invariablement, s'il a un garçon et deux filles, qu'il n'en a qu'un. Pour eux, les filles ne comptent pas.

Les Allemands changent parfois les prénoms de leurs enfants, lorsqu'ils tombent malades.

Les Japonais les changent, dit-on, jusqu'à quatre fois.

ÉTRANGES FIANÇAILLES



— N'ENTERREZ pas votre grand-oncle Garris avant d'avoir mis du poison dans sa bière!

— Quelle idée, mère Britte! répondit Annaie tout en pleurs, à genoux devant la couche funèbre.

— Par grâce, ma bonne dame, reprit la veilleuse des morts, obstinée, si vous l'avez aimé, suivez mon conseil.

— Si j'aimais mon grand-oncle! Tenez, je donnerais dix ans de ma vie pour le racheter.

— Entre nous, continua la commère, finement, en voilà un qui s'en est payé, du bon temps, dans son existence!

— Écoutez! disons d'abord une prière pour le mort, puis, tout bas, je vous raconterai une curieuse histoire.

La petite nièce et la bonne vieille se mirent dévotement à genoux au pied du lit, le front entre les mains.

Quand elles se relevèrent, les yeux mouillés, la mère Britte commença de sa petite voix chevrotante :

II

— Dans notre Bretagne, à Quimper-Corentin, jadis je possédais un aïeul qui m'a souvent narré l'épisode le plus remarquable de sa longue carrière. Alors qu'il était jeune, — il y a bien un siècle de cela! — il s'était pris d'amour pour une belle jeune fille, Yvonne, qui l'aimait, elle aussi, de toute son âme. Les voyant si bien faits l'un pour l'autre, la famille avait résolu de les unir.

Les accordailles eurent lieu le matin de Pâques-Fleuries. On assembla un grand nombre de parents et d'amis.

Un festin fut préparé dans la grange. Il devait y avoir, dans la soirée, danses menées par des musiciens, joueurs de biniou, bal, divertissements, feux de Bengale, etc., le maire honorerait la société de sa présence.

Mais voilà que, le jour des fiançailles, la mariée blêmit tout à coup, s'agite un moment en des spasmes convulsifs et tombe à la renverse... morte!

La gaieté dégénère en consternation, les rires se changent en larmes.

Loïc, le fiancé, fou de douleur, se livre à un affreux désespoir...

Le lendemain, on enterrait la malheureuse Yvonne.

NOTRE ARMÉE PERMANENTE



A L'ANNÉE PROCHAINE!

Le soir même de obsèques, mon grand-père Loïc sortait brusquement de chez lui, tête nue, les yeux hagards, et se dirigeait, un bouquet de roses pâles à la main, vers le cimetière.

Minuit tintait à l'horloge de l'église, quand il franchi les murs à demi écroulés de la vieille nécropole.

Personne n'avait pu le détourner de son sinistre projet. On craignait, d'ailleurs, ne l'empêchant d'agir à sa guise, que la raison ne désertât complètement sa cervelle.

Arrivé près de la tombe de sa bien-aimée, Loïc se prosterna, geignant et pleurant, tout prêt à défaillir.

Tout à coup, au moment où il se relevait péniblement, trois hommes surgirent devant lui, masses confuses s'agitant dans la nuit sombre.

C'étaient apparemment des voleurs venus pour déterrer la trépassée, ensevelie, selon l'usage, avec sa parure et ses bijoux.

Quelques mots de leur conversation l'apprirent d'ailleurs bien vite à Loïc consterné.

— Misérables! s'écria-t-il, hors de lui, vous n'accomplirez pas votre sacrilège!

Mais les bandits, sans s'émouvoir autrement de ces menaces, présentèrent chacun un poignard à la poitrine du malheureux amant, et s'avancèrent d'un air menaçant.

Malgré sa bravoure, surexcitée encore par son indignation, mon grand-père comprit bientôt que, désarmé, il serait impuissant contre ces misérables profanateurs de tombes.

Et puis, son désir de revoir sa chère Yvonne était si violent qu'il l'emporta sur ses vellétés de résistance.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN A LA CAMPAGNE



Le Jour des Rois chez Grand'maman.

Il se tint donc immobile, anxieux, dans l'attente de la chose épouvantable qui allait se passer sous ses yeux.

III

Les voleurs creusèrent la terre fraîchement remuée. Rapidement, ils remontèrent la bière qu'ils commencèrent aussitôt à décloquer. La lune, maintenant, glissant sa diaphane lumière à travers les noirs cyprès, éclairait cette scène macabre. Loïc ouvrait des yeux dilatés par une horreur indicible. Soudain, au moment où l'un des brigands faisait glisser l'anneau des fiançailles des doigts de la morte, celle-ci lentement se leva, sortit du cercueil et s'avança, les bras tendus. Cette résurrection à cette heure de nuit, dans le décor sinistre de ce cimetière, jeta l'épouvante chez les criminels qui s'enfuirent en poussant de grands cris.

Loïc attiré et repoussé à la fois par l'image courroucée de cette âme sortant de sa tombe, se prit à trembler de tous ses membres.

Une angoisse horrible lui mouillait les tempes, faisant refluer tout son sang au cœur, lui dressant les cheveux sur la tête. Il eut, cependant, la force de bégayer :

— Fantôme chéri... ne me fais pas de mal... reconnais-moi... je suis ton fiancé. Loïc..., Loïc qui t'aime tant...

Et de grosses larmes inondaient son visage. Alors Yvonne, d'une voix faible comme le frissonnement du vent dans les roseaux :

— N'aie pas peur, murmura-t-elle, mon bon Loïc... on m'a enterrée vivante... Tiens! reprends cette bague que les voleurs n'ont pas eu le temps de m'enlever. Nous allons nous fiancer sous l'œil de Dieu...

Ils se donnèrent le baiser des fiançailles au bord du sépulcre violé, puis, Loïc, emportant sa bien-aimée défaillante en ses bras robustes, la ramena, fou de joie à présent, à la demeure paternelle...

IV

On pense s'ils furent reçus, avec quel étonnement, quelle épouvante plutôt, bientôt dégénérée en bonheur inexprimable.

La mère surtout couvrait de baisers son enfant qu'elle avait, en sanglotant, vu mettre dans la terre.

FLATTERIE INDIGESTE



Monsieur Cléophas.—A propos, avez-vous reçu les fleurs que je vous ai envoyées la veille du Jour de l'An? Elles n'étaient pas absolument rares, mais...
 Mlle Lucie, (étourdiement).—Oh! monsieur, les fleurs venant de vous sont toujours rares.

Mais n'était-ce pas un rêve!... Non, non! c'était bien sa chère Yvonne, c'étaient bien là ses yeux bleus profonds, son doux sourire, un peu blafard, peut-être, tel un sourire de revenant. C'est qu'aussi elle revenait de loin, la pauvre petite! mais enfin, elle était là, elle revoyait la clarté du jour, alors qu'on la croyait en proie aux vers dans son sépulcre...

V

Huit jours après, la noce se fit avec un entrain, une animation extraordinaires. Celle qui fut ma grand-mère avait conservé un peu de cette pâleur étrange qui ne la quitta que le jour de sa mort, arrivée seulement au bout de sa quatre-vingt-dixième année. Jamais, entendez-vous, au grand jamais, son mari, qui vécut aussi fort vieux, ne lui fut infidèle. Et, depuis cette époque, dans ma famille quel qu'un vient-il à quitter cette vallée de larmes, ou bien l'on met du poison dans sa bière, ou bien on va le déterrer le lendemain.

NOELLE HERBLAY.

CONTRE LES VOLS A DOMICILE

Un homme de précaution est celui qui, partant pour la campagne avec sa famille, placarda, en dedans de sa porte d'entrée, l'avis suivant :
 " Aux voleurs ou à ceux qui seraient tentés de voler :
 " Mes argenteries, mes bijoux et autres effets de valeur sont placés dans les voutes de la banque. Les coffres, les armoires, etc., ne contiennent que des hardes de seconde main et autres effets trop lourds pour être facilement transportés et qui ne vous seraient d'aucune utilité. Les clefs sont dans le tiroir du buffet, — si vous doutez de ma parole. Vous y trouverez aussi un bon au porteur pour \$25 pour vous indemniser de votre perte de temps et de votre désappointement. Veuillez ôter la boue de vos chaussures en entrant et ne pas laissez tomber de suif sur les tapis."

PAS HOMME D'AFFAIRES

Jules.—Tiens! tu vois cet homme! Quand il a laissé le gouvernement, il était plus pauvre que lorsqu'il y est entré.
 Edmond.—C'est signe qu'il est parfaitement honnête.
 Jules.—Non, mais malchanceux aux cartes.

ENNUYEUX COMME LA PLUIE

C'est le dernier char urbain, il pleut à torrent.
 Le conducteur.—Un monsieur veut-il se mettre sur la planchette du dehors, pour faire une place à cette dame?
 Un monsieur.—Si la dame veut s'asseoir sur mes genoux, ça sera plus simple.
 Au même instant, une jolie fille s'avance et prend possession du siège qui lui est offert. On parle, on fait connaissance, et elle lui dit où elle va.
 Le monsieur.—A merveille! mais dites donc, No 999 rue St-Denis, c'est chez moi.
 La dame.—Oui, monsieur, je suis la nouvelle cuisinière.
 Tableau.

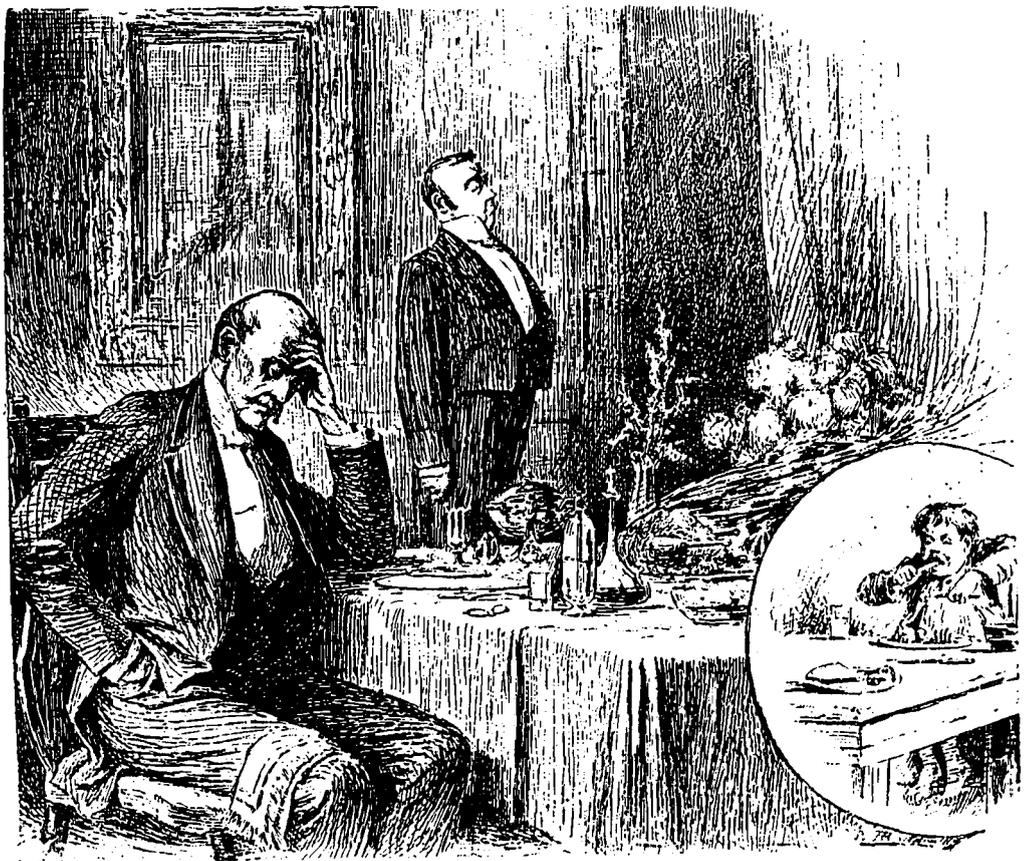
OU LA GLACE SERAIT UN LUXE

L'endroit le plus chaud de la terre est sans contredit celui qui longe le golfe persique, où il ne tombe que peu ou pas de pluie.
 A Bahrin, la côte aride ne donne pas d'eau fraîche, et cependant une population assez nombreuse trouve moyen d'y vivre, grâce à des sources abondantes, qui jaillissent du fonds même de la mer. Il faut y plonger pour avoir de l'eau fraîche.
 Le plongeur, assis dans sa chaloupe, entoure son bras gauche d'un grand sac fait de peau de chèvre, dont il tient l'orifice bien fermée avec la main gauche; il tient alors de la main droite une pierre pesante à laquelle est attachée une corde solide, et ainsi équipé, il se jette à la mer dont il touche vite le fonds.
 Le plongeur se hâte de remonter à la surface avec son sac rempli d'eau fraîche et est hissé à bord. La pierre est ensuite retirée, et le plongeur, après s'être reposé, est prêt à recommencer.
 On suppose que ces nombreuses sources sous-marines ont leur origine dans les collines verdoyantes de l'Osman, à une distance d'environ cinq ou six cents milles.

QUESTION D'HONNEUR

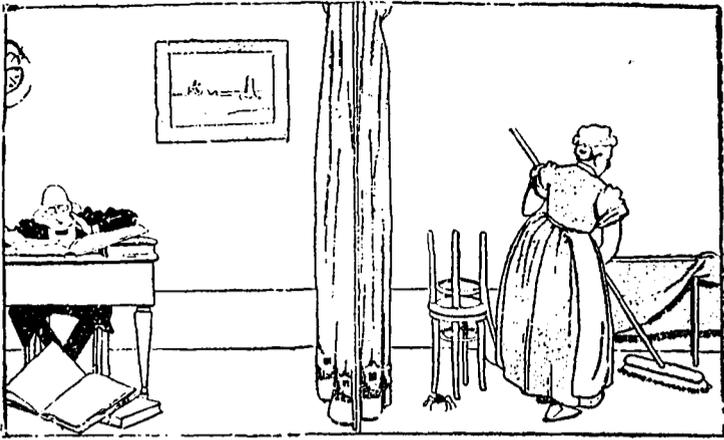
Le tramp.—Voici vingt-cinq sous; je vous paye pour votre free lunch, donnez moi cinq verres de bière pour rien.
 Le garçon.—C'est vingt-cinq sous pour la bière; le lunch est gratuit.
 Le tramp.—J'aime mieux ça autrement; je veux payer pour le lunch et avoir la bière pour rien. Vous comprenez?
 Le garçon.—C'est exactement la même chose; quelle différence y trouvez-vous?
 Le tramp.—C'est une question d'honneur pour moi; un monsieur m'a donné vingt-cinq sous pour acheter de quoi manger et non pour boire. Vous comprenez!

SI VIEILLESSE POUVAIT!



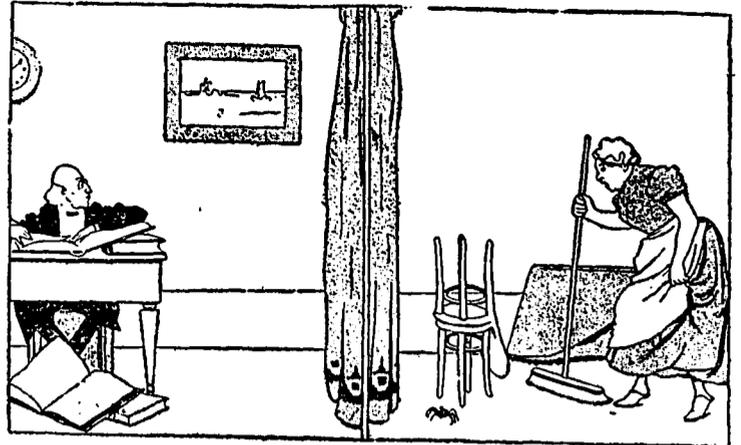
—Déjà à bout! Pourquoi ne puis-je redevenir enfant?

MEURTRE NON PRÉMÉDITÉ



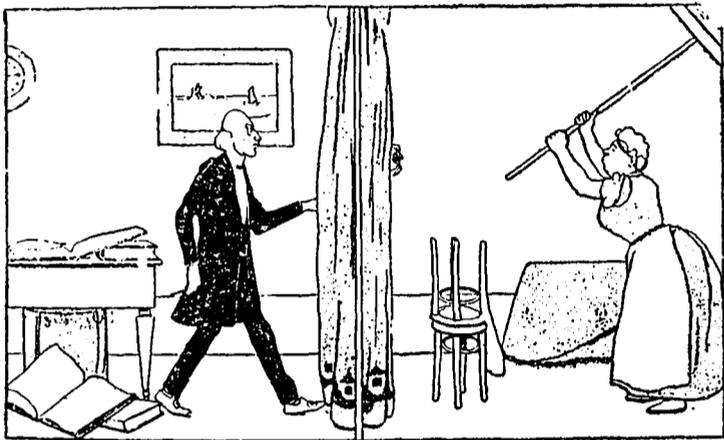
I

Le vieux savantissime Langlé termine sa dissertation sur les microbes de l'Influenza.



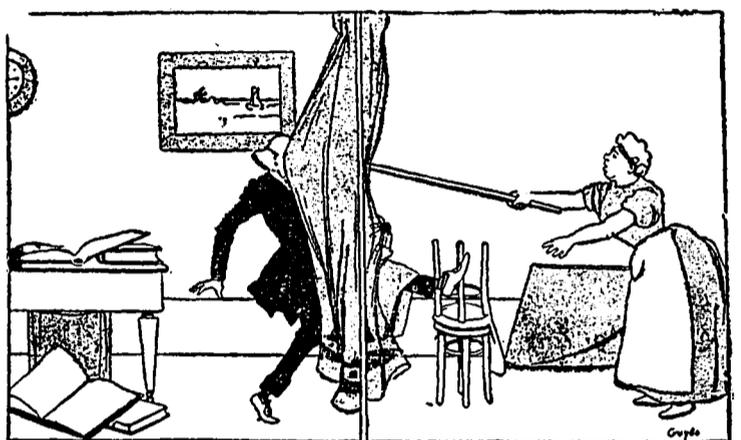
II

Quant Brigitte pousse un cri à la vue d'une araignée monstre.



III

—Holà, se dit le savant, peut-être un meurtre? Allons...



IV

—Au secours! C'est moi qu'on assassinait!

L'ARBRE QUI PRODUIT LE BAUME

Un arbre en un bois verdissait.
Un homme à grands coups le perçait
En plein cœur. A chaque blessure,
Une gomme odorante et pure
S'échappait du tronc gémissant,
Comme des larmes ou du sang.
La plaine en était embaumée,
Et la main même qui frappait
La pauvre tige désarmée,
Par cette sève qui tombait
Était doucement parfumée.

« Hélas! que faites-vous? dit avec un soupir
Son fils qui regardait. Ce tronc n'est pas coupable.
Pourquoi frapper d'un fer impitoyable
Cet arbre qui gémit et qui semble souffrir?
— Il le faut bien, non fils. Sous l'écorce grossière
L'odorante liqueur resterait prisonnière.
Si je ne l'en faisais jaillir avec le fer.
Ainsi Dieu l'a réglé; c'est la loi de la nature;
Tout baume vient d'une blessure,
Ou de l'arbre ou du cœur profondément ouvert. »

Pour savoir consoler, il faut avoir souffert.

MARQUIS DE SÉGUR.

SUR LES CLOCHES

Le sommet de la butte Montmartre, à Paris, vaudra bientôt son poids d'or. Trente millions de francs coûtera la seule construction de la basilique du Sacré-Cœur. On a déjà dépensé vingt-quatre millions, il en faut encore environ cinq ou six pour achever l'église, et il y aura ensuite à s'occuper de l'orchestre. Il ne reste plus en caisse qu'à peine un demi-million. En attendant que l'or revienne, et il reviendra, on va prochainement installer le magnifique bourdon que les fidèles de la Savoie ont voulu donner à la basilique de Montmartre. C'est la plus grosse cloche qui existe actuellement en France: elle pèse 50,000 livres. Sa hauteur est de vingt-quatre pieds huit pouces, et son diamètre à la base de vingt-quatre pieds sept pouces. Deux hommes pourraient facilement s'y installer. Le bourdon de Notre-Dame ne pèse que 31,340 lbs.; celui de la cathédrale de Sens, 32,160; ceux de Reims 29,000, de Bordeaux 22,500, de Saint-Jean à Lyon 20,000. Malgré tout, le nouveau bourdon

sera loin d'être le plus volumineux. La cloche la plus considérable du monde entier appartient à la Russie, c'est celle du Kremlin, à Moscou; elle pèse 492,200. Viennent ensuite celles de Protzkoï, 350,000; de Pékin, 120,000; de Saint-Ivan, à Moscou, 114,000; de Nankin, 100,000; de Lisbonne, 42,000; de Saint-Pierre, à Rome, 38,000.

Le bourdon de Montmartre, pour rappeler son origine, s'appellera la Savoyarde. Il donnera l'ut 2. Les notes que fournit une cloche se déterminent par le calcul; elles dépendent du poids et des dimensions. Le nombre des vibrations d'une cloche est en raison inverse de son diamètre ou de la racine cubique de son poids. Pour constituer avec des cloches une octave complète, il faudrait leur donner des diamètres qui seraient entre eux comme suit :

Pour *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*,
comme 1 8/9 4/5 3/4 2/3 3/5 8/15 1/2.

Toutes les dimensions d'une cloche se calculent d'après l'épaisseur du bord. On donne 15 bords au grand diamètre, 7 bords $\frac{1}{2}$ au cerveau (partie supérieure), 12 à la ligne qui joint l'arête inférieure de la cloche à la naissance du couronnement, 32 au plus grand rayon qui sert de base à la partie supérieure proprement dite. Pour obtenir des sons très graves, il est indispensable d'avoir recours à de grands poids. On s'y résout encore dans les églises, mais au théâtre, quand on a besoin de sons graves, on se heurte à des impossibilités d'installation matérielle. On est arrivé à produire les mêmes sons avec des tubes de laiton. Ainsi, à l'Opéra de Paris, un simple tube qui pèse 14 lbs et 20 $\frac{1}{2}$ pouces de hauteur donne la même note qu'une cloche du poids de 14,000 lbs.

On commence, du reste, même pour les usages domestiques, à remplacer les cloches ou les timbres par des tiges en laiton ou en acier; c'est plus simple et plus économique. Dans certains hôtels, un marteau frappe énergiquement sur une longue tige carrée d'acier doux suspendue librement. La note rendue est d'une extrême intensité et s'entend de très loin. Ce procédé est bon à signaler pour les villas.

LES TABLEAUX PHOSPHORESCENTS

On s'amuse aux États-Unis à faire des peintures lumineuses et à colorer ainsi de petits tableaux qui deviennent phosphorescents la nuit. Le secret de ces couleurs lumineuses n'est pas difficile à trouver. Nous indiquerons les compositions suivantes :

Peinture orange.—Vernis, 46; sulfate de baryte, 17,5; jaune indien, 1; laque de garance, 1,5; sulfure de calcium, 38.

Peinture jaune.—Vernis, 48; sulfate de baryte, 10; chromate de baryte, 8; sulfure de calcium, 34.

Peinture verte.—Vernis, 48; sulfate de baryte, 10; oxyde de chrome, 8; sulfate de calcium, 34.

Peinture bleue.—Vernis, 42; sulfate de baryte, 10,2; outremer, 6,4; bleu de cobalt, 5,4; sulfure de calcium, 46.

Peinture violette.—Vernis, 42; sulfate de baryte, 10,2; outremer violet, 2,8; arséniate de cobalt, 9; sulfure de calcium, 36.

Peinture brun jaunâtre.—Vernis, 48; sulfate de baryte, 10; or massif, 8; sulfure de calcium, 34.

Pour les couleurs d'artistes, on se sert d'huile de pavots d'Inde au lieu de vernis. Pour les couleurs à l'huile, on se sert d'huile de lin cuite.

UNE RENCONTRE D'ANCIENS AMOUREUX

Siméon.—Je te le dis franchement, lors de mon départ pour ce grand voyage, nous nous jurâmes amour et fidélité.

Jacques.—Et je suppose qu'elle a toujours occupé ton souvenir?

Siméon.—Oui, je pensais beaucoup d'elle.

Jacques.—Et lorsque tu l'as rencontrée de nouveau, je suis certain que tu l'as embrassée tendrement?

Siméon.—C'est ce que j'aurais probablement fait, n'eussent été les personnes qui nous entouraient.

Jacques.—Il y avait donc beaucoup de monde?

Siméon.—Beaucoup; elle était avec son mari, et moi avec ma femme.

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

II

(Suite.)

—Oui, répondit-il avec un tremblement visible; mais cela pourrait ne jamais arriver, vous savez; et... et...

Elle posa sa main sur son épaule et le regarda droit en face.

—Mais cela pourrait arriver, Rivolat, dit-elle. Ils pourraient périr.—Elle s'arrêta.—Je veux dire que tous deux pourraient mourir. Béatrice est très-délicate et Raoul risquerait sa vie... pour un papillon.

Ernest Rivolat serra les dents; ses narines se dilatèrent, il respira difficilement et se sentit prêt à défaillir.

—Vous savez, continua-t-elle d'un ton qui le fit bondir; vous savez que si ces immenses propriétés n'appartenaient un jour, avec tout ce que possède M. de Romilly, je serais maîtresse de mes actes et que je serais libre de donner ma main à qui m'aurait témoigné du dévouement et de la patience.

De grosses gouttes de sueur perlèrent sur le front du jeune homme. Il avait peine à respirer et il lui était impossible d'articuler une parole.

—Que me conseillerez-vous? murmura-t-elle.

Il se pencha vers elle et répondit, en faisant un effort pour arracher les mots de son gosier :

—Hélène, je suis prêt à faire beaucoup pour vous : mais... mais... je ne puis vous conseiller en ce moment, je suis incapable de penser. Je vous enverrai le docteur Vargat.

—Qui est le docteur Vargat? demanda-t-elle avec une surprise très-bien jouée.

—Vous pourrez lui confier vos secrets les plus importants, quand même une indiscretion de sa part pourrait entraîner votre perte, répliqua-t-il. Vous le trouverez à votre coude alors que vous vous y attendrez le moins. Il vous communiquera mes pensées et il vous aidera de ses avis et de son expérience.

Le son de la cloche de la Tour-Blanche arriva jusqu'à eux.

Hélène tressaillit.

—Le premier coup de cloche pour le dîner, dit-elle. Je n'aurai que le temps de rentrer. Prenez garde qu'on vous aperçoive, monsieur Rivolat. Nous nous reverrons. Adieu!

Et elle s'éloigna rapidement.

Ernest Rivolat la suivit des yeux et murmura tout bas :

—Deux vies la séparent de toutes les propriétés, deux vies, en ne comptant pas celle du baron. Oui, je l'épouserai, et j'aurai la fortune. C'est un parti hardi que celui qu'elle a suggéré là; mais je ne suis, après tout, qu'un mendiant, et je n'ai pas le droit d'être difficile sur les moyens d'arriver. Je risquerai mon âme, mais je serai seigneur et maître de la Tour-Blanche.

Il s'enfonça dans la partie la plus épaisse du bois et disparut.

Hélène n'avait pas fait vingt pas qu'une personne se dressa silencieusement à une petite distance de l'endroit où elle et Ernest Rivolat avaient eu leur entretien.

C'était une femme de haute taille, enveloppée dans un manteau sombre qui lui cachait tout le bas du visage.

—Voilà qui m'aidera à compléter ma vengeance, murmura cette femme entre ses dents; laissons-la faire. Elle agira, mais c'est

moi qui dirigerai les coups. Malheur à toi, baron de Romilly, tant qu'il te restera un souffle de vie! Malheur à toi!

Elle agita ses bras dans la direction du château, dont le sombre édifice apparaissait à travers les arbres, proféra une malédiction et s'éloigna lentement.

III.—LE DOCTEUR VARGAT FAIT SA PREMIÈRE APPARITION.

La Tour-Blanche était, avons-nous dit, une superbe et magnifique résidence. Indépendamment de bois immenses, d'un parc admirable, il y avait d'énormes étendues de terrain couvert de grands arbres, tels qu'il aurait été difficile d'en trouver à cinquante lieues à la ronde. Des fermes, avec de gras pâturages, étaient, en outre, une source de riches revenus. Ce qu'il y avait surtout de remarquable, c'était le soin avec lequel tout était en ordre. Des propriétés aussi belles et aussi productives n'avaient pas manqué d'exciter la convoitise; et, parmi ceux qui avaient le plus grand désir d'en avoir un jour la possession, était le duc de Flamanville, dont le manoir était à quelques lieues de la Tour-Blanche.

Le jeune duc de Flamanville était, depuis peu de temps, en possession du titre et de l'héritage de ses ancêtres. Il était ambitieux; il avait une idée très-exagérée de son rang; mais, comme il n'ignorait pas que ses propriétés étaient loin d'être en rapport avec ses prétentions, il avait la ferme volonté de les agrandir.

La description qu'on lui avait faite de la Tour-Blanche et ce qu'on lui avait dit de ses revenus, avait fait naître chez lui l'envie d'annexer ces possessions aux siennes. Il se fit ce raisonnement que, pour placer une couronne ducal sur le front de sa fille, le baron de Romilly consentirait, sans nul doute, à lui donner la Tour-Blanche avec toutes ses dépendances.

On lui avait appris qu'une jeune personne, en âge de se marier, résidait avec le baron, il s'était imaginé tout naturellement que c'était sa fille. Il se décida donc à aller faire une visite à son voisin, sous un prétexte de simple courtoisie, mais en réalité pour se rendre compte du sacrifice qu'il lui faudrait faire pour s'assurer la possession de la fortune du baron de Romilly.

Comme tous les habitants du voisinage, il connaissait les histoires dont le baron "Malchance" était le héros.

Il savait comment le baron avait voulu rendre un service d'argent à l'un des membres de sa famille et comment son intervention avait amené la folie d'une jeune fille et la destruction de toute la maison; comment sa mère, dans un accès de frénésie, s'était précipitée du haut de la tour, et comment son père avait été tué d'un coup de tonnerre le jour même où avait lieu le mariage de son fils.

Il savait comment les parents de sa femme étaient morts mystérieusement, à quelques heures les uns des autres; comment sa femme, à lui, avait été tuée, soi-disant, par la décharge d'un fusil qu'il portait tranquillement sur son bras; comment il avait perdu son premier enfant, sans qu'on pût jamais découvrir comment cet enfant avait disparu; comment, en un mot, son contact avait été une cause de dévastation et de malheurs pour tous ceux qu'il prétendait aimer, et cela, tandis que ses biens et sa fortune prospéraient magnifiquement entre ses mains.

Tous ces récits, le duc les connaissait; mais l'espoir qu'il avait de voir un jour ses terres s'étendre jusqu'à la Tour-Blanche,

l'empêchait de croire au quart de ce qu'on racontait.

Il savait qu'il n'y a guère de grande famille qui n'ait ses traditions, et que la plupart de ces traditions reposent sur une base très-fragile. Ce qu'on disait du baron de Romilly, lui faisait donc l'effet de bavardages plus ou moins sérieux, tandis que la Tour-Blanche avait une valeur positive.

Un jour donc, il partit à cheval, suivi seulement d'un domestique, pour faire la visite qu'il méditait depuis longtemps. Il eut la chance, en arrivant près du château, que son cheval devint boiteux.

Il se dirigea alors vers le parc et envoya son domestique faire connaître l'embaras où il se trouvait et savoir si l'on pouvait venir à son aide. En attendant, il continua à marcher lentement le long de l'avenue en traînant son cheval par la bride.

Comme il l'avait espéré, le baron de Romilly ne tarda pas à apparaître à cheval, accompagné de deux ou trois domestiques et du groom du duc qui amenait une superbe jument.

Le baron invita le duc à entrer à la Tour-Blanche, mais il ne fut ni aussi empressé ni aussi pressant qu'on aurait pu penser. Le duc qui avait un objet en vue, se laissa, toutefois, aisément persuader et même ne prit pas garde à l'espèce de froideur avec laquelle on l'accueillait.

Tout en traversant le parc et les jardins, le duc promena ses regards à droite et à gauche, jusque vers les collines où l'on apercevait son manoir.

—Une belle propriété que vous avez-là, monsieur le baron, dit-il.

—Une belle propriété, en effet, monsieur le duc, répliqua le baron sèchement.

—Voilà un singulier garçon, se dit le duc: fier, bourru et pointilleux. Il faut que je le manie avec prudence.

Le duc entra dans une salle spacieuse, et fut conduit, par le grand escalier, dans un superbe salon qu'il voulut bien se donner la peine d'admirer.

Il exprima ensuite le désir de visiter les galeries de tableaux que possédait la Tour-Blanche, et dont il avait entendu faire l'éloge. Le baron s'empressa de l'y conduire. Il passa de là dans une antique chapelle et parcourut ensuite les divers appartements auxquels se rattachait le souvenir d'un fait historique ou d'une tragédie domestique.

Le duc commençait à être singulièrement fatigué, mais il conserva son air calme et déclara qu'il était enchanté, ravi. Ce fut avec plaisir qu'il s'entendit inviter à partager une collation qu'on avait préparée exprès pour lui, parcequ'il était maintenant édifié sur la valeur du château et de ses dépendances, et qu'il ne lui restait plus qu'à savoir si la jeune fille qui devait lui donner tout cela était telle qu'il pût accepter sa servitude.

Il répondit donc qu'il était prêt à se rendre à la collation, et c'était la vérité, car son appétit avait été aiguisé par une longue course, et son estomac commençait à se montrer exigeant.

Le baron le conduisit dans un bel appartement où le repas était servi et où il trouva deux jeunes personnes et un jeune garçon qui attendaient debout, le moment de lui être présentés.

L'une des jeunes personnes n'était qu'une enfant; l'autre lui fit ouvrir de grands yeux.

Il fut convaincu, en une seconde, qu'il n'avait jamais rien vu de plus charmant ni de plus gracieux.

Cette jeune fille avait une figure adorable, un air vraiment aristocratique, et des yeux! Ce furent surtout les yeux qui le frap-

pèrent, et il se dit aussitôt qu'il pouvait considérer comme réglée la difficulté qu'il avait craint de rencontrer, et que, certainement, ses possessions ne tarderaient pas à s'agrandir de celles de la Tour-Blanche.

Ses regards se portèrent ensuite sur le jeune garçon.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'il vit le baron lui présenter d'abord la plus petite des jeunes filles, une enfant, délicate, à la figure pâle, disant :

—Ma fille Béatrice, monsieur le duc.

Et, avec une tendresse visible, il dit à l'enfant :

—Béatrice, mon amie, ce monsieur est le duc de Flamanville.

Béatrice leva sur le duc un regard timide et puis baissa la tête.

Le duc sourit, chercha une parole agréable, et, comme elle ne se présenta pas, il se contenta de saluer gracieusement.

Puis le baron fit approcher Hélène et dit, d'une voix froide et quelque peu précipitée :

—Mademoiselle Hélène, monsieur le duc de Flamanville. Monsieur le duc, mademoiselle Hélène.

Il aurait pu ajouter de la Roseraie, mais il ne le fit pas. On aurait pu se demander pourquoi il avait éprouvé tant d'émotion en la présentant au duc, car il était resté parfaitement calme quand il s'était agi de sa fille; mais cela était un fait, et sa parole avait même été presque intelligible.

Le duc de son côté n'avait pas l'oreille très-fine, et, n'ayant qu'une idée dans l'esprit, il n'avait non plus qu'un son dans l'oreille : c'était celui de Romilly.

Il crut que le baron lui avait présentée Hélène comme étant mademoiselle de Romilly, et il n'avait pas le moindre soupçon qu'il en fût autrement. Il la regarda donc comme étant la sœur aînée, et ayant droit, conséquemment, à sa part des propriétés de la Tour-Blanche. Aussi la salua-t-il avec la plus grande considération.

Il tendit la main à Raoul quand on le lui présenta, mais il n'eut d'yeux que pour Hélène.

Si jamais il lui arriva de chercher à se rendre aimable, ce fut dans cette circonstance, et, nous devons le dire, l'orpheline fut plus spécialement l'objet de ses intentions.

Elle, de son côté, manœuvra avec la plus grande habileté et acquit la certitude que ses efforts n'étaient pas perdus.

Le duc était jeune, d'un an ou deux plus âgé qu'Ernest Rivolat. Il avait des traits réguliers, mais un teint jaune. Il n'y avait pas beaucoup d'expression dans sa figure; il n'avait pas l'air excessivement intelligent, mais, en somme, il n'était pas mal pour un duc. Hélène fut plus que satisfaite de son physique. En pensant à lui, elle avait craint qu'il ne fût vieux et laid; ses espérances, sous ce rapport, étaient donc dépassées.

Il est vrai qu'il ne pouvait soutenir la comparaison avec Ernest Rivolat et qu'il n'avait pas une voix aussi agréable que lui; mais elle réfléchit que ces avantages que possédait Rivolat étaient exceptionnels.

Et puis le duc était riche, et Rivolat ne l'était pas.

Les attentions que le duc prodiguait à Hélène n'échappèrent pas à l'observation du baron. Il en fut étonné; et, quand il vit combien peu le duc s'occupait de Béatrice et de Raoul, il en fut d'abord blessé, et une pensée soudaine lui vint à l'esprit et quelque chose comme un sourire passa sur ses lèvres.

Mais s'il avait mieux connu Hélène, il aurait su que tout était sérieux chez elle et que, de sa part, une parole, un acte avaient une signification calculée.

La vérité est qu'elle était résolue à plaire

au duc. Il y avait de l'animation sur ses joues et ses yeux, toujours si brillants, avaient un éclat inaccoutumé. L'enjeu était grand, elle le savait, et elle était décidée à jouer la partie de façon à la gagner.

Elle sentait confusément qu'elle aurait à se frayer son chemin peut-être à travers le crime pour atteindre son but; mais la présence du duc et les images de grandeurs que cette présence évoquait dans son esprit lui firent fermer les yeux aux représentations de sa conscience.

Nous l'avons dit, elle était résolue à tirer le meilleur profit possible de l'occasion, en faisant une impression favorable sur l'esprit du duc, et, si elle le pouvait, sur son cœur.

Un instant, la pensée lui vint qu'il lui suffirait d'être maîtresse de la Tour-Blanche et de ses dépendances pour devenir duchesse de Flamanville.

Elle frissonna en songeant au prix auquel il lui faudrait acheter cette position, et la sensation qu'elle éprouva fut rendue encore plus aiguë par l'air d'affection avec lequel Béatrice la regardait en ce moment.

Au même instant, elle entendit le duc lui adresser la parole comme étant mademoiselle de Romilly, et elle comprit qu'il croyait qu'elle était la fille aînée du baron. Elle crut que son oncle ne s'aperçut de l'erreur du duc et elle se hâta de porter la conversation sur un autre sujet.

Plus d'une heure se passa ainsi, agréablement pour le duc et pour Hélène, désagréablement pour le baron, si l'on en juge par l'expression de ses traits.

Enfin le duc se leva pour partir. Il remercia avec trop de profusion, peut-être, le baron pour l'hospitalité qu'il lui avait donnée, fut quelque peu embarrassé en prenant congé d'Hélène et se montra trop gracieux envers Béatrice et Raoul pour que M. de Romilly eût lieu d'être content.

Le baron monta à cheval et accompagna le duc jusqu'au bout du parc.

En voyant son oncle partir avec le duc, Hélène fut vivement contrariée, car elle se dit que, dans le cours de la conversation, il ne manquerait pas de lui expliquer l'erreur qu'il avait faite en croyant qu'elle était sa fille aînée et d'ajouter qu'elle n'était qu'une orpheline qu'il avait recueillie par charité et qui n'avait aucun droit à son héritage.

Elle arpena sa chambre, en proie à la plus grande agitation. Les pensées les plus sombres lui traversèrent le cerveau, et elle s'habitua à contempler des possibilités dont l'idée seule l'avait d'abord fait frémir.

Peut-être le spectre qui s'était présenté à son imagination se serait-il évanoui sans laisser d'autre trace de son passage, sans l'entrevue qu'elle avait eu avec Ernest Rivolat. Mais là, dans leur conversation, ce spectre avait pris une forme, et ses idées étaient donc réalisables, puisque Rivolat avait promis de lui envoyer le docteur Vergat.

Elle ne connaissait pas cet homme, mais elle savait qu'il avait une main sûre et une volonté plus ferme encore.

Et puis ne s'était-elle pas trouvée en contact avec le duc de Flamanville, dont elle s'était promis de devenir la femme.

Quelles que fussent les barrières qui la séparaient de l'accomplissement de ses désirs, elle avait juré, après la visite du duc, qu'elle les renverserait.

Ce fut avec impatience qu'elle attendit le retour du baron. Sans s'inquiéter de ce que devenaient Béatrice et Raoul, elle s'assit à la fenêtre pour apercevoir le duc et M. de Romilly qui descendaient la longue avenue du parc. Plus d'une fois, elle vit le duc se retourner sur sa selle, et elle se demanda s'il

était mû par le désir de l'apercevoir encore.

Elle sentait qu'elle était dans ses pensées, bien que la Tour-Blanche y occupât la première place.

Elle resta là jusqu'à ce qu'elle aperçut le baron revenir. Elle remarqua alors qu'il avait le menton appuyé sur la poitrine et qu'il était évidemment plongé dans de profondes réflexions.

Elle descendit dans la salle en bas, par où il devait nécessairement passer pour gagner son appartement, et attendit.

Aussitôt qu'il apparut, elle alla à lui, et, de sa voix la plus douce et avec un sourire le plus caressant, elle dit :

—Quel charmant épisode, cher oncle, dans la routine de notre existence! Deux heures entières avec un vrai duc en chair en os, et qui, pardessus le marché, est agréable et fort aimable. N'allez donc pas vous retirer tout de suite dans votre cabinet, mon oncle, comme un vieux moine des temps jadis; restez avec moi, que nous causions un peu de cette visite si inattendue et de si grandes conséquences.

Des conséquences, elle devait en avoir en effet.

Le baron la regarda sévèrement d'abord, et puis, avec un peu de tristesse :

—Hélène, dit-il froidement, si l'idée que je me suis faite est erronée, il faut me pardonner; mais si, comme je le soupçonne, j'ai raison, vous me remercierez de l'avertissement que je vais vous donner. Le duc paraît avoir fait rapidement impression sur votre... votre esprit de jeune fille.

—Je le regarde comme un homme de bon sens, de bonne mine et aimable, voilà tout, mon oncle, répliqua-t-elle d'un ton tellement affecté, que le baron en eut un grincement de dents.

—Vous avez fait de votre mieux, Hélène, dit-il en fronçant les sourcils, du moins, j'ai cru le remarquer, pour attirer sur vous l'attention du duc.

—Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait? demanda-t-elle en jouant la surprise.

—Ce n'était que de la coquetterie, répondit-il avec animation, une chose que je méprise chez une femme, un artifice qui la dégrade et qui l'abaisse toujours dans mon estime.

—Oh! cher oncle, dit-elle en tournant la tête d'un air offensé, vous êtes cruel injuste et méchant.

—Du tout, répliqua-t-il précipitamment, et je ne désire être rien de tout cela. Peut-être votre intention n'était-elle pas de descendre à de pareils moyens; mais, répondez-moi, pourquoi vous êtes-vous donné tant de mal pour plaire à ce fou égoïste et stupide?

Elle demeura silencieuse en détournant la tête.

—Je vais répondre pour vous, reprit le baron sur le même ton. Vous vous êtes imaginé, pauvre et innocente enfant, que vos qualités physiques et morales pourraient le fasciner au point qu'il vous offrirait sa main et son titre?

Elle se tourna vivement vers lui et dit, avec une amertume qui le surprit étrangement.

—Vous m'avez conseillé, monsieur de Romilly de choisir un homme raisonnable et convenable pour mon mari; je désire obéir à vos instructions, comme je l'ai toujours fait quand vous m'avez fait l'honneur de me donner des ordres. Dites-moi, monsieur, est-ce que le duc de Flamanville ne remplit pas les conditions nécessaires pour faire une "personne estimable et convenable"?

Le baron resta un moment sans répondre. Il examina ses traits avec attention, mais il ne put voir au-delà de leur expression. Il

comprit, toutefois, que le jour où il lui avait exposé ses vues, il avait fortement blessé son orgueil; mais la façon dont elle venait de lui répondre lui ôta toute envie de guérir sa blessure.

Son front s'assombrit, et ce fut avec des yeux animés qu'il lui dit :

—Le duc de Flamanville est esclave de ses intérêts égoïstes. Il ne se serait jamais incliné devant vos charmes s'il n'avait cru qu'en vous élevant jusqu'à lui il aurait la Tour-Blanche. Or, sachez, jeune tête folle, qu'il n'aura jamais ce château, et que, sans ce château, il ne vous épousera pas. Oubliez-le donc et cherchez à établir vos quartiers dans une sphère moins élevée. Ce sera plus sûr pour vous, si vous tenez à votre bonne réputation et plus en rapport avec votre humble situation. Le duc est dans l'erreur quant à votre non et à la position que vous occupez dans ma famille. Je ne serai pas long à le désabuser. Alors il ne pensera plus à vous. Ainsi donc je vous conseille de revenir à des idées plus saines.

Il fit un geste de la main comme pour l'empêcher de répondre, sortit et se dirigea vers son cabinet de travail.

Hélène resta immobile, luttant contre la fureur qui la dévorait. Pas un son ne s'échappa de ses lèvres, et elle était pâle comme la mort. Ses yeux paraissaient sortis de leur orbite; les veines de ses tempes étaient gonflées; elle avait les mains crispées et elle semblait être menacé d'étouffer.

Enfin, ses regards suivirent la direction qu'il avait prise et elle murmura, entre ses dents serrées :

—Malédiction ! La Tour-Blanche sera à moi, dussé-je, pour l'avoir, me plonger dans le crime jusqu'au cou; oui, et, je serai duchesse de Flamanville.

A ce moment, Béatrice, d'un bond de gazelle, sauta dans sa chambre. Elle jeta un cri de joie et courut vers Hélène en criant :

—Chère, chère petite cousine, je viens de rencontrer papa et il m'a dit que nous allions faire une longue promenade dans le parc.

Elle plaça ses bras affectueusement autour du cou d'Hélène; mais celle-ci, avec une acclamation de colère et une figure de démon, repoussa la pauvre enfant avec une telle violence qu'elle chancela et tomba par terre.

Alors, laissant échapper un cri rauque, Hélène s'enfuit de l'appartement, courut dans sa chambre à coucher, et quand elle eut fermé la porte, elle se jeta sur le parquet, s'abandonna à un paroxysme de fureur et s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, le soleil était prêt à se coucher. Elle regarda autour d'elle avec une sorte d'égarement; puis elle se leva et posa ses mains sur ses tempes, comme pour se rappeler ce qui s'était passé.

Ses longs cheveux s'étaient dénoués; elle se dirigea vers son bureau de toilette pour les remettre en ordre.

Là, sur ce bureau de toilette, elle vit un billet qui était adressé à elle par les initiales seulement.

Elle le saisit, l'ouvrit, et, avec un tremblement dans tout le corps, elle lut les mots suivants, tracés au crayon :

"A dix heures, ce soir, le premier bouquet de hêtres, près du grand sentier, dans le bois.

"VERGAT."

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

PALAIS DE BIJOUX

Les fêtes de Noël et du jour de l'An approchent, et chacun songe déjà aux cadeaux qu'il aura à faire; il se demande avec inquiétude où il pourra se les procurer au plus bas prix. Dépenser son argent pour en tirer le plus de profit possible et faire en même temps un plus grand nombre d'heureux, voilà la question essentielle.

Un bijou quelconque, un bracelet, un collier, des pendants, une montre, une pendule, etc., ce sont autant d'objets qu'on aime à recevoir et qui nous rappellent sans cesse le souvenir du donateur. Mais toujours se présente cette misérable question d'argent, car les bijoux sont chers. Heureusement cette année, nous avons, au milieu de nous, une maison qui se distingue, entre toutes, par son immense et magnifique fonds de bijoux, qui sont offerts à des prix relativement fort doux. La maison T. A. GROTHÉ, 95, rue St-Laurent, se fait remarquer par son élégance et son goût; ses décorations à l'intérieur sont tout à fait artistiques; c'est en un mot, un véritable petit palais, où les bijoux les plus divers sont étalés d'une manière féerique. Vous y trouverez un assortiment complet de bagues, broches, camées, émaux, pierreries, médaillons, montres d'or, montres d'argent, à remontoir, depuis \$5, bracelets en pierres précieuses, chaînes, colliers, épingles, boutons de manchettes et de cols, services à thé et à dessert, pots à l'eau, coupes de toutes sortes, nécessaires de toilette, articles nouveaux divers, pendules françaises et américaines, boîtes en peluche, éventails, etc. Toutes ces marchandises sont vendues à des prix extraordinairement bas, et chaque objet est garanti pour sa valeur, ce qui est un avantage immense. Allez donc, en pleine confiance, acheter vos étrennes chez M. Grothé, 95, rue St-Laurent; ses marchandises sont de premier choix; ses prix très modérés et ses employés d'une politesse exquise. Entrez donc sans crainte, et voyez, mais hâtez-vous. M. Grothé se fera un plaisir de vous montrer toutes ces belles marchandises.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

QUEEN'S = THEATRE

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant lundi, 11 Janvier, Matinée Mercredi et Samedi,

LA CÉLÈBRE ACTRICE AMÉRICAINE

CLARA MORRIS,

jouera la semaine prochaine,

ODETTE, CAMILLE et RENE de MORAY.

Matinée, Samedi, ODETTE

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1.00; cercle d'orchestre, 75c et 50c; balcon, 50c; galerie, 25c; loges, \$6.00 et \$8.00.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c; cercle d'orchestre, 35c; balcon, 25c; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 11 JANVIER, Après-midi et soirée.

La Jolie Burlesque

"THE NIGHT OWLS"

Jeunes et jolies femmes, costumes et décors splendides, musique délicieuse.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

THE WORLD AGAINST HER.

PILULES DE VOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE URCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE NOVEMBRE

21,098 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

POUR LES VERS

— LES —

CRÈMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

AVEZ-VOUS BESOIN
D'UN TONIQUE?
PRENEZ LES
AMERS INDIGÈNES

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomachique et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Vernouil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street,

New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin
promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112
et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Écrire à M. E. BOUTHAYE, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MESSÉ DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Neyot je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887.

Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour,
avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce
qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français
de Montréal.

UN CENTIN LE NUMÉRO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de
quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les
journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Neville

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché,
toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.